

Des spécifiques en médecine / [René-Georges Gastellier].

Contributors

Gastellier, René-Georges, 1741-1821

Publication/Creation

Paris : Didot, 1783.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/q5xewfh8>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

et Honimo menard
secrétaire de la société
de médecine

24, 113 / B
998

L xv
18/8

DES
SPÉCIFIQUES
EN MÉDECINE.

24, 113 / B

DES

RÉGIMENT

ENVOI DÉFINITIF

DES
SPÉCIFIQUES
EN MÉDECINE,
PAR M. GASTELLIER,

Docteur en Médecine , Avocat au Parlement ,
Médecin ordinaire de S. A. S. Monseigneur le
Duc d'Orléans , Maire de la Ville de Montargis ,
Médecin des Hôpitaux & des Prisons de cette Ville,
Employé pour les maladies épidémiques & épizoo-
tiques de la Province , Associé régnicole de la
Société royale de Médecine de Paris , Associé
correspondant de l'Académie des Sciences , Arts
& Belles Lettres de Dijon , Associé non résident
de la Société royale d'Agriculture d'Orléans , &c.

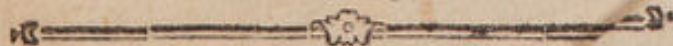
*Liberam profiteor Medicinam , nec ab antiquis sum , nec à novis :
utrosque ubi veritatem colunt , sequor ; magni facio sæpius
repetitam experientiam.*

Klein , præfat. lib. interp. Chin.



A PARIS,

Chez DIDOT , Imp. de MONSIEUR , & Libraire
Quai des Augustins.



M. DCC. LXXXIII

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE.





A MONSIEUR
FRANKLIN,

Ministre Plénipotentiaire des États-Unis de
l'Amérique Septentrionale à la Cour de
France, Docteur ès Loix, Président de
la Société de Philadelphie; de la Société
royale de Londres, de l'Académie royale
des Sciences de Paris, de la Société royale
de Médecine de la même Ville, &c. &c.

MONSIEUR;

EN me permettant d'orner de votre
Nom le frontispice du Mémoire que je
donne au Public, c'est me rassurer sur
le sort de mon Ouvrage. Ce foible

vj ÉPITRE DÉDICATOIRE.

précis de mon journal , fruit de vingt années d'expérience , n'auroit peut-être pu , sans cet ornement , soutenir le grand jour auquel je l'expose. Si l'indulgence de quelques Maîtres de l'Art , de quelques Génies observateurs l'eut accueilli , ne pouvoit-il pas être en butte aux traits de l'ignorance & des préjugés ? Mais , Monsieur , lorsque je trouve en votre suffrage l'égide de la saine doctrine , de la philosophie & du patriotisme le plus éclairé ; qu'aurai-je à craindre ? ou plutôt que ne dois-je pas espérer ? Oui , Monsieur , je me glorifie de ce que vous avez bien voulu m'ouvrir la carrière de l'immortalité , en agréant cette dédicace. Si les bornes de mes talens sembloient me retenir bien en-deçà de cette noble & brillante carrière , au moins la postérité me par-

ÉPITRE DÉDICATOIRE. *vij*

*donnera-t-elle d'y paroître sous vos
auspices , & me saura-t-elle gré d'avoir
osé vous offrir un hommage que les Sa-
vans des deux hémisphères s'empressent
à vous rendre.*

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,

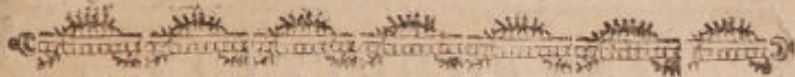
MONSIEUR,

Votre très-humble ,
très-obéissant serviteur ,

GASTELLIER , D. M'

E R R A T A.

- P**AGE 2, *lig. 5*, respectés, *lis. respectées.*
 Pag. 5, *lig. 20*, astringere, *lis. astreindre.*
 Pag. 8, *lig. 2*, immédiates; *lis. immédiates,*
Idem. lig. 9, entièrement, *lis. entierement;*
 Pag. 14, *lig. 2*, elle, *lis. elles.*
 Pag. 18, *lig. 15*, lequel. *lis. lesquels.*
 Pag. 25, *note, lig. 4*, cent, *lis. cents.*
 Pag. 40, *lig. 20*, dissolution de, *lis. dissolution,*
 Pag. 54, *lig. 9*, individuelles *lis. individuelle,*
 Pag. 61, *lig. 20*, tempérament, *lis. tempéramens.*
 Pag. 62, première *lig. ôtez que.*
 Pag. 67, *lig. 8*, s'il, *lis. il.*
 Pag. 70, *lig. 7*, grandes, *lis. grands.*
 Pag. 79, *l. 4*, antispasmodiques, *l. anti-spasmodiques.*
Idem. lig. 17, Prince Dombes, *lis. de Dombes.*
 Pag. 80, *note, morbis*, *lis. morbus.*
 Pag. 85, *lig. 6*, diminuée, *lis. diminuée; torréfiée,*
 Pag. 99, *lig. 11*, mais en assez, *lis. mais prise en.*
 Pag. 100, *lig. 10*, le, *lis. les.*
 Pag. 101, *lig. 5*, tanaisie, *lis. tanaisie.*
Idem. lig. 6, sordium, *lis. scordium.*
 Pag. 106, *lig. 12*, ces, *lis. des.*
 Pag. 112, *lig. 2*, maladie, *lis. maladie;*
Idem. lig. 5, spécifiques. *lis. spécifiques!*
 Pag. 115, *lig. 15*, d'espece, *lis. d'especes.*
 Pag. 119, *lig. 17*, d'Hippocrate, *lis. d'Hippocrate.*
 Pag. 124, première *lig. prometto*, *lis. promitto.*
 Pag. 139, *lig. 3*, Il faut, *lis. On doit.*
 Pag. 140, *lig. 8*, présent; *lis. présent.*
 Pag. 144, *lig. 19*, constante, *lis. concluante.*
 Pag. 150, *l. 16*, lui fis avaler, *l. lui en fis avaler un.*
 Pag. 154, *lig. 5*, ses fenêtres, ses, *l. les fenêtres, les.*



INTRODUCTION.

LA Nature est le seul guide qu'il faut consulter dans la pratique de la Médecine, elle est le seul maître incapable de nous tromper : voilà ce qui a déjà été dit bien des fois, & ce que l'on ne sauroit encore répéter trop souvent ; parce qu'il est évident que nous ne nous habituons pas d'assez bonne heure à entendre le langage de la nature, & que, quoiqu'elle ne manque jamais de nous parler d'une manière plus ou moins énergique, ou de nous manifester ses effets d'une manière plus ou moins sensible, nous sommes presque toujours sourds à sa voix, ou incapables, à raison de notre inattention, ou de nos préjugés, de faire de bonnes observations : delà une infinité d'opinions erronées, d'erreurs même qui se perpétuent de gé-

2 INTRODUCTION.

nération en génération, & qui, ayant pris naissance dans le cerveau de ceux qui nous ont précédé dans la même carrière, ont été le plus souvent respectés à cause du grand nom de leurs Auteurs, & cela sans qu'on se soit donné la peine de les examiner, de les approfondir, enfin de les soumettre au creuset de l'expérience. Est-ce donc par des autorités qu'un Médecin sage doit se laisser convaincre? N'a-t-il pas une boussole beaucoup plus sûre pour exercer sa profession avec succès? ou pour mieux dire, les autorités non fondées sur l'unique base qui pourroit & avec raison les faire respecter, ne sont-elles pas plutôt capables de l'égarer que de le conduire dans le bon chemin?

D'après ce court préambule, il est facile de présumer quelle sera notre

maniere de procéder dans ce Mémoire. Plus son objet est intéressant , & plus nous nous croyons obligé de n'y rien avancer sur la foi d'autrui. Disons-nous donc qu'il y a des remedes spécifiques , ou qu'il n'y en a pas qu'on puisse décorer de ce nom ? il nous semble que pour décider cette question , il faut commencer par jeter un coup d'œil sur la constitution physique de l'homme , sur les causes de ses maladies & sur la nature des substances propres à les combattre.

Mais nous voilà arrêtés dès les premiers pas ; nous ne voyons d'un côté que des connoissances très-bornées & de l'autre qu'erreur & incertitude. En effet, qu'est-ce que la constitution physique de l'homme ? Elle résulte non-seulement des différentes parties qui le composent , mais encore des différentes

4 INTRODUCTION.

fonctions exercées par ces parties & qui font nécessaires à son existence. A l'égard des premières, nous sommes bien au fait de leur situation respective, mais, malgré les veilles & les travaux des Anatomistes, nous ne sommes pas également instruits de leur structure; il en faut dire autant des fonctions auxquelles chacun de nos organes est destiné: nous voyons clairement que la bile se filtre dans le foye, l'urine dans les reins, &c. mais comment se font ces sécrétions? quel est le mécanisme qu'emploie la nature pour les séparer d'une manière uniforme & constante? La multiciplité des systèmes qu'ont imaginé les Physiologistes pour en rendre raison, est la preuve évidente de notre ignorance sur ce point.

Si nous considérons les fluides du

INTRODUCTION. 5

corps humain, nous sommes bien sûrs que le sang est la source féconde d'où émanent toutes les autres liqueurs filtrées dans les différentes sécrétions; mais quels sont les principes constitutifs de ces liqueurs & du sang lui même? C'est ce qu'on ne peut assigner au juste. Les Chimistes, dont les travaux ont eu un certain succès dans l'analyse des substances tirées du regne végétal & du regne minéral, n'ont encore fait que fort peu de progrès dans le regne animal; en sorte qu'une grande partie de ce qui le concerne est environnée de ténèbres qu'on n'a pas encore pu dissiper. Cependant au milieu de cette obscurité, nous obtenons quelques données certaines, que nous devons aux observations des Physiciens, & qui, quand nous saurons nous y astraindre, suffiront

6 INTRODUCTION.

pour nous faire tirer de justes conséquences touchant l'économie animale. C'est ainsi que nous connoissons la connexion des différentes parties du corps, leurs rapports, même entre celles qui sont le plus éloignées les unes des autres, & certaines sympathies établies par la communication des nerfs, lesquelles nous aident à expliquer quelques phénomènes qui se manifestent dans les maladies, & à appliquer plus sûrement les remèdes.

C'est ainsi que nous voyons que les différens organes, destinés chez tous les individus aux mêmes fonctions, les exercent cependant avec plus ou moins d'énergie ; que les différentes humeurs ne se ressemblent pas chez tous à raison de leur quantité, de leur consistance, & de la manière plus ou moins prompte

avec laquelle elles circulent ; enfin que la fibre , qui entre dans la composition de toutes les parties solides du corps , varie aussi à raison de sa tension , en sorte qu'elle est plus lâche chez ceux-ci & plus roide chez ceux-là : toutes circonstances qui donnent origine aux différens tempéramens , dont les nuances sont infiniment multipliées , de l'aveu même de tous les Physiologistes , quoiqu'ils n'en aient désigné que quatre principaux.

Tout ce qui a rapport à l'économie animale troublée , tenant nécessairement à ce qui concerne l'économie animale bien réglée , il s'en suit que nos connoissances étant limitées sur ce point , ne doivent être ni plus étendues ni plus certaines à l'égard de l'autre. En effet rien de plus difficile qu'une bonne aitia-

8 INTRODUCTION.

logie des maladies. Premièrement quant à leurs causes prochaines & immédiates; nous les ignorons presqu'entièrement, & c'est cette ignorance qui a fait naître les diverses opinions des Médecins, qui ont attribué exclusivement les maladies ou à la bile, ou à un acide prédominant, ou à la pituite, ou à une matière æthérée & subtile. Ces opinions sont tout-à-fait dénuées de preuves, & d'ailleurs on ne peut pas douter qu'elles n'aient fait le plus grand tort, parce qu'en fondant sur elles des indications curatives, on a négligé la seule route capable de conduire sûrement à la guérison des maladies. En effet, que devoit-on penser, dit *Baglivi*, en raisonnant sur l'objet présent, d'un Médecin qui, adoptant cette hypothèse, que nonseulement les fièvres, mais encore toutes les maladies

font dues à la présence d'un acide, administreroit à large dose les alcalis volatils dans une fièvre produite par l'insolation ou quelques causes semblables pour enchaîner cet acide supposé & le chasser par la transpiration ? Ce Médecin ne commettrait-il pas l'erreur la plus dangereuse ? Je ne cite que cet exemple ; mais on sent aisément que j'en pourrois citer quantité d'autres , & qui prouveroient ce que j'ai avancé. Cependant dans tous les cas la cause prochaine & immédiate, c'est-à-dire, celle qui *par elle-même & par sa présence cause la maladie, en sorte que celle-ci cesse par son absence,* (car telle est la définition) échappe à notre connoissance. Il est vrai que quelquefois cette cause se découvre aisément, comme par exemple l'eau dans l'hydro-pisie, le calcul dans la néphrétique, le

10 *INTRODUCTION.*

pus dans l'empyème; car il est certain que l'eau ou le calcul ou le pus étant enlevés, chacune de ces maladies cesse d'exister. Mais, d'un autre côté, il arrive souvent, que cet événement heureux n'est pas de longue durée, parce qu'il existe ordinairement une autre cause plus éloignée qui peut favoriser la régénération de l'eau chez les hydro-piques, du calcul chez les néphrétiques, &c. & qui échappe à nos spéculations.

Nous sommes plus heureux relativement aux causes disposantes & procatactiques, & c'est d'elles que nous devons tirer principalement les indications à remplir dans le traitement des maladies. Mais aussi, pour les bien distinguer, il faut y apporter la plus sérieuse attention, & la plus grande sagacité,

INTRODUCTION. II

par ce que ces causes varient à l'infini, & que, faute de saisir les véritables, on risque de commettre les erreurs les plus funestes. En effet, la cause procatartique consiste tantôt dans les passions violentes de l'ame, tantôt dans l'air qu'on respire & dans les alimens dont on se nourrit; ou dans quelque exercice immodéré, ou dans un trop grand repos, ou enfin dans l'abus des choses non naturelles externes par lesquelles nos fonctions peuvent être altérées, & qui ont encore une action plus ou moins directe relativement à la disposition du sujet, à son tempéramment chaud, froid, sec ou humide, à ses humeurs saines ou déjà altérées par quelque vice qui y existoit antécédemment: voilà ce que le Médecin a à démêler pour varier ses moyens en

12 INTRODUCTION.

conséquence & employer ceux qui sont les plus convenables.

Concluons donc que parmi les causes des maladies, les unes échappant à nos sens, nous sont presqu'absolument inconnues; & que nous ne pouvons venir à bout de saisir les autres, qu'en observant, avec la plus scrupuleuse exactitude, les phénomènes qui précèdent les maladies & ceux qui les accompagnent.

A l'égard des substances que nous fournissent les trois regnes de la nature, pour combattre ces maladies, il ne faut pas toujours s'en rapporter à l'analyse chimique pour acquérir la connoissance des vertus de ces différentes substances qui peuvent servir de médicament, ce moyen est très-infidele, il développe souvent des principes qui n'existent pas, quoique cependant il

INTRODUCTION. 13

nous en fasse connoître de vraiment constitutifs. Mais cette connoissance acquise nous autorise-t-elle à conclure que tel mixte a telle vertu ? non sans doute. Il y a plus, nous connoîtrions exactement les différens principes qu'on peut retirer du quinquina, par exemple, que nous ne serions pas plus fondés à prononcer qu'il a la propriété de guérir les fièvres intermittentes ; d'ailleurs si par le feu l'on vient à bout de changer la texture d'un mixte & de détruire la liaison & l'enchaînement des substances qui composent ce mixte, croit-on nos organes aussi puissants & aussi actifs que le feu pour produire ce qui n'est dû qu'à sa violence ? Il n'y a que les seules parties d'un mixte, d'une plante, par exemple, différemment modifiée, qui soient dépositaires de sa

14 INTRODUCTION.

vertu ; quoique exactement divisées , elle retiennent encore la nature du tout ; car après avoir parcouru les dernières voies de la circulation & avoir été longtemps exposées à l'action des solides , elles se font reconnoître par l'odeur & la couleur qu'elles donnent. Elles agissent donc sur les solides & sur les fluides du corps humain , d'une façon dont la fermentation ne peut absolument rendre raison. Leur action obéit aux loix constantes de la mécanique , auxquelles la fermentation elle-même & tout ce qui se meut dans la nature sont assujettis. Je suis donc bien éloigné de croire que la chimie , malgré son état de splendeur actuel , puisse jamais servir à faire porter un jugement décisif sur les différentes vertus des médicamens ; ses produits dans l'analyse des substan-

ces ne nous font nullement connoître les propriétés caractéristiques & distinctives des corps. L'eau ou le phlegme, les parties acides, les huiles & les sels qu'on extrait de tous, ou de presque tous les végétaux; les extraits gommeux & résineux ou mélangés confondent toutes les especes du regne végétal, & il seroit impossible, en parlant de ces connoissances, d'assigner au quinquina une vertu fébrifuge; au raisin d'ours, une vertu anti-néphrétique; à l'elléborre, une vertu sternutatoire; au nerprun, la qualité purgative; à l'arnica, une efficacité particuliere dans les chûtes & les contusions; à l'opium, les effets soporifiques; au bois de gayac, les effets sudorifiques, &c. C'est avec raison que *Juncker*, disciple de *Stalh*, & Médecin comme lui, a dit : *chemiæ*

usus in medicina fere nullus. D'ailleurs quand même la chimie nous instruiroit plus particulièrement sur la nature des parties intégrantes d'un mixte, nous n'aurions nullement sujet de rien conclure sur son action. Nous ne connoissons pas assez les loix de l'économie animale, le corps humain est composé d'une quantité si prodigieuse de nerfs, que *Sidenham* le considère comme en formant la majeure partie: *Animantium animalium omnes partes*, dit *Hipp.* En effet, tous les organes sont doués de sensibilité, en cela fort différens des ustensiles des laboratoires; & ces opérations ignorées ne nous sont connues, qu'autant qu'il le faut pour juger qu'elles n'ont rien de commun avec la distillation, l'incinération & la cristallisation. Le sel d'absynthe n'offre au Chimiste le plus

plus éclairé , & quoiqu'il le tourmente de toutes les manieres , aucune différence essentielle d'avec celui de chardon bénit. L'art ne peut tirer de la thérébentine , ni des asperges les principes odorans qui imprègnent l'urine des personnes qui en font usage ; & il sera éternellement impossible à la chimie d'expliquer d'une façon satisfaisante pourquoi la garance teint les os des jeunes animaux en rouge & non pas la peau , la graisse & les cartilages ; pourquoi la betterave ne produit pas le même effet ; pourquoi les végétaux verts ni les carottes ne leur communiquent pas leurs couleurs respectives.

C'est donc à l'observation à prononcer sur la nature & la vertu de tels ou tels médicamens ; oui sans doute , mais souvent avec aussi peu de succès , en

ce qu'encore une fois , on ne connoît pas assez les différens principes des humeurs animales & ceux de tous les mixtes qui doivent se mêler avec elles comme remédes. D'ailleurs cette observation est-elle toujours faite avec soin & avec les précautions nécessaires ? L'observateur n'est-il pas le plus souvent prévenu d'une opinion qu'il s'attache à vérifier , à constater , plutôt qu'il ne cherche à connoître le vrai ? Accorde-t-il dans ses observations , ce qu'il faut aux circonstances , aux constitutions , à l'idiosyncrasie des malades sur lequel il les fait ? a-t-il toujours la constance & la patience nécessaires pour ne rien décider sans connoissance de cause ? est-il toujours assez éclairé , assez attentif pour saisir le vrai & le distinguer du faux ? a-t-il assez de sa-

gacité pour juger la véritable action du remède & la distinguer d'avec ce qui lui est étranger ? a-t-il assez de perspicacité pour juger toutes les constitutions physiques ? est-il toujours capable de discerner l'opération complète & libre d'un médicament, d'avec celle qui est altérée ou dérangée par des obstacles naturels ? Il n'est pas toujours vrai qu'un remède soit innocent & sans effet, parce qu'il ne produit aucun changement sensible dans un certain cas donné. Il n'est pas plus vrai qu'un remède soit héroïque dans telle maladie, parce qu'il a chez tel individu guéri cette maladie ; il n'est pas plus vrai enfin que tel remède soit contraire & funeste dans telle maladie, parce qu'il a produit des effets contraires à ceux que l'on attendoit chez tel indi-

vidu ; le remede peut être bien comme mal choisi , il peut avoir été donné dans des circonstances favorables ou à contretemps ; son activité peut avoir été favorisée , détruite , limitée ou variée par les causes de la maladie , &c. Enfin tout cela dépend d'une foule de combinaisons & de circonstances qui se trouvent dans l'individu qui doit recevoir , & dans le mixte qui doit être reçu.

D'après ces réflexions , que pensera-t-on de ces remedes , tant préconisés , qui , sous différentes dénominations , tendent au même but imaginaire , étant destinés à détruire indistinctement tous les maux auxquels la condition humaine nous rend sujets , ou à attaquer avec succès le même mal chez tous les individus. S'il est quelque chose de plus

INTRODUCTION. 21

étonnant que la hardiesse avec laquelle les Auteurs les célèbrent & les administrent , c'est la crédulité des personnes qui les adoptent & la sécurité avec laquelle elles osent en faire usage. Il est incontestable que pour appliquer sûrement les remedes , il faut avoir égard à une infinité de circonstances , & c'est la conséquence de ce qui précède , que ces remedes doivent être variés dans les mêmes maux , selon que le sujet est disposé de telle ou telle maniere ; qu'il est malheureusement des maladies , qui , parce qu'on n'est pas encore instruit sur l'économie animale , se terminent toujours par la mort de ceux qu'elles attaquent (*) : & cependant on voit de

(*) *Non credunt posse eum scire quomodo morbos curare conveniat, qui undé sint ignoret. Præfat. ant. corn. Celsi.*

22 INTRODUCTION.

tous côtés des hommes ignorans , qui n'ont pas seulement effleuré les connoissances acquises , qui n'ont pas la moindre idée ni de la nature des maux qu'ils prétendent guérir , ni de celle des substances qu'ils emploient , qui ont souvent exercé des métiers vils , & dont l'esprit n'a jamais été disposé par une éducation cultivée à faire usage de ses facultés ; on voit , dis-je , ces hommes exercer impunément un art , où il faut continuellement raisonner & tirer des conséquences justes des principes connus & établis , vanter par-tout leurs prétendus secrets & parvenir à se faire croire. Ce fléau , car c'est le nom qu'il faut donner à cette espece de gens , a probablement sa source dans la passion immodérée que tous les humains ont pour la vie , & qui fait qu'ils saisissent

avidement tous les moyens qui leur sont offerts pour la conserver, sans se donner le temps ou la peine de se livrer à un examen qui les convaincroit bientôt de leur erreur. Ce qui pourroit prouver cela, c'est que le charlatanisme a eu lieu dans tous les temps, il en est fait mention dans les Histoires des Peuples anciens. Les noms des principaux Charlatans d'Athènes & de Rome sont même parvenus jusqu'à nous, & nous avancerons, peut-être avec fondement, que ce fut des Charlatans & non pas de véritables Médecins que Rome chassa de son sein. Un Auteur contemporain (*) a dit, que quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien que les Charlatans de mal, il y

(*) Tiffot.

24 INTRODUCTION.

a un avantage réel à n'avoir ni les uns ni les autres. Ne seroit-ce pas aussi d'après ce principe que les Romains se sont conduits ? On a d'autant plus lieu de le croire, qu'ils étoient vraiment accoutumés à peser dans une juste balance le bien & le mal ; ayant donc envisagé les inconvéniens terribles auxquels étoient exposés les Citoyens par la foule des Charlatans , ils auront mieux aimé les exposer à des maux moindres en les privant tout-à-fait de leurs ministres de santé , que de les laisser en proie à de plus grands, faute par eux de faire une juste distinction entre les vrais Médecins & les Charlatans , en beaucoup plus grand nombre, qui les assiégeoient. Ce fait, s'il existe (*), &

(*) Plusieurs célèbres Médecins le contestent ; entr'autres M. *Richter*, Conseiller aulique & Méde-

que j'ai été bien-aïse de rappeler ici , parce qu'on en abuse souvent , loin donc de tourner au désavantage des Médecins , prouveroit au contraire que les Chefs de Rome ont redouté les suites terribles du charlatanisme trop répandu , & ont jugé qu'elles n'étoient pas contre-balancées par l'utilité que quelques hommes vraiment instruits pouvoient procurer.

Mais sans parler davantage des Empiriques & de leurs secrets , n'est-il pas cependant quelques remèdes réellement dignes du nom de spécifiques ? C'est ce que nous allons examiner.

cin du Roi d'Angleterre , vient de prouver dans une dissertation qui a pour titre ; *de priscâ Româ in Medicos suos haud iniquâ* , qu'il est faux que les Romains aient été six cent ans sans Médecins , il démontre même que leur prétendu exil n'est qu'une fable forgée par *Corneille-Agrippa* d'après un passage de *Plin*e mal entendu.

Le mot *spécifique*, *specificus nominatim designans*, vient du latin ; il signifie propre, particulier, singulier spécifique. On dit c'est une chose spécifique ; la pesanteur spécifique d'un corps, c'est-à-dire, la pesanteur qui ne convient qu'à ce corps, à l'exclusion de tout autre.

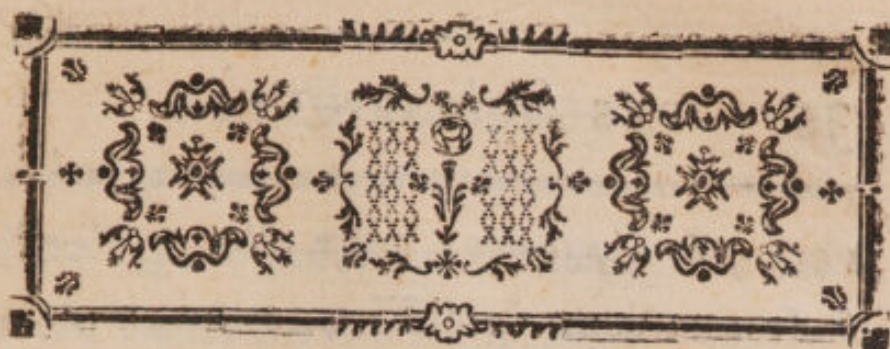
Spécifique *singularis unus*, est un mot substantif qui, dans l'acception médicale, & dans le sens le plus strict, exprime, désigne un remède propre à une maladie particulière. On dit tous les jours d'un remède qui guérit une maladie, qu'il est un spécifique admirable, éprouvé dans cette maladie. On entend donc communément, ou on doit entendre effectivement par spécifique, un remède qui est spécialement propre à une maladie particulière, qui a la propriété de la guérir, & qui ne

guérit que celle-là, quoique cependant il puisse être de quelque utilité à d'autres. Le Mercure, par exemple, est considéré comme un spécifique par excellence dans les maladies vénériennes, & il est employé avec avantage dans les maladies psoriques, vermineuses, dans l'hydrophobie, &c.

D'après la définition du mot spécifique, il seroit facile de ne pas laisser long-temps insoluble la question qui est l'objet de ce Mémoire; une simple négative suffiroit pour en donner toute la solution. Je vais appuyer & fortifier mon assertion sur la non-existence des spécifiques, & même sur l'impossibilité physique qu'il y en ait, par les preuves les moins équivoques, & que je tirerai autant de la physique que de l'expérience & de l'observation même. En

effet, un spécifique, dans le sens strict, est un remède qui doit guérir la même maladie chez tous les individus, dans tous les temps, dans toutes les circonstances & par tous les lieux.

Ce foible Essai sera divisé en deux parties, la première sera théorique & l'autre pratique,



DES
SPÉCIFIQUES
EN MÉDECINE.

PREMIERE PARTIE.

L'UNIVERS est un composé d'une infinité de matieres qui ont une action respective les unes sur les autres ; elles gravitent vers un centre , elles se heurtent , elles pesent les unes sur les autres , elles se rencontrent , elles sont attirées ou repoussées , elles se combi-

nent , se séparent ; enfin elles agissent & se meuvent de différentes manières , suivant l'essence & l'énergie propres à chacun de leur genre & à chacune de leur combinaison. L'existence de la matière suppose des propriétés qui existent en elle ; dès qu'elle a des propriétés , ses façons d'agir doivent nécessairement découler de sa façon d'être. Dès qu'un corps a de la pesanteur il doit tomber , dès qu'il tombe , il doit frapper les corps qu'il rencontre dans sa chute ; dès qu'il est dur & solide , il doit , en raison de sa propre dureté , communiquer du mouvement aux corps qu'il va heurter ; dès qu'il a de l'analogie & de l'affinité avec lui , il doit s'y unir ; dès qu'il n'a point d'analogie , il doit être repoussé , &c. *Descartes* ne demandoit que de la matière & du mouvement pour

faire , pour créer un monde ; une matière variée lui suffisoit , les mouvemens divers étoient des suites de son existence , de son essence , de ses propriétés ; ses différentes façons d'agir sont des suites nécessaires de ses différentes façons d'être. Ainsi dès que la matière existe , elle doit agir diversement ; le mouvement est un mode qu'elle tient en même temps que son existence & qui y est inhérent.

Les matières donc sont d'essences différentes , douées des propriétés qui les distinguent entre elles , formant des combinaisons diverses. Ce seroit une erreur des plus grossières de croire que tous les corps sont composés d'une même matière homogène & dont les parties ne diffèrent entre elles que par leurs différentes modifications. Ils sont

tous composés de quatre parties primordiales qui diffèrent par conséquent les unes des autres , & c'est ce qui fait qu'il n'y a point d'individus , je ne dis pas d'une même classe , mais de même espèce qui se ressemblent exactement. Deux grains de sable ne sont pas strictement égaux , deux feuilles d'arbres ne sont jamais parfaitement semblables , & cela doit être ainsi. La seule différence du site doit nécessairement entraîner une diversité plus ou moins sensible , non seulement dans les modifications , mais encore dans l'essence , dans les propriétés , dans le système entier des êtres.

Les élémens ou matières primordiales dont tous les mixtes sont composés , ne sont point du tout de même nature & ne peuvent par conséquent avoir ni
les

les mêmes propriétés , ni les mêmes modifications , ni les mêmes façons de se mouvoir & d'agir ; leur activité ou leurs mouvemens déjà différens , se diversifient encore à l'infini , augmentent ou diminuent , s'accélèrent ou se retardent en raison des combinaisons , des proportions , des poids , de la densité , du volume , & des matieres qui entrent dans leur composition. L'élément du feu est visiblement plus actif & plus mobile que l'élément de la terre. Celle-ci est plus solide & plus pesante que le feu , que l'air , que l'eau ; suivant la quantité de ces élémens qui entrent dans la combinaison des corps , ceux-ci doivent agir différemment , & leurs mouvemens doivent être en quelque raison composés des élémens dont ils sont formés. Le feu élémentaire

semble être dans la nature le principe de l'activité ; il est , pour ainsi dire , un levain fécond qui met en fermentation la masse & qui lui donne la vie. La terre paroît être le principe de la solidité des corps par son impénétrabilité , ou par la forte liaison dont ses parties sont susceptibles. L'eau est un véhicule propre à favoriser la combinaison des corps , dans lesquels elle entre elle-même comme partie constitutive. Enfin, l'air est un fluide qui fournit aux autres élémens l'espace nécessaire pour exercer leurs mouvemens , & qui de plus se trouve propre à se combiner avec eux. Les élémens ne sont jamais isolés & purs , ils seroient dangereux & des plus funestes s'ils l'étoient ; mais ils se mêlent ensemble , ils se combinent à l'infini , ils sont toujours en action ,

ils agissent & réagissent , s'attirent & se repoussent , ils sont alternativement cause & effet ; ils concourent également à notre destruction & à notre dissolution comme à notre formation & à notre conservation. Il faut considérer l'univers comme un tout dont les parties qui le composent sont arrangées , modifiées & mises en action pour concourir à l'avantage de ce tout , & chacune de ses parties a un mouvement , une direction, une tendance, une manière d'être & d'agir ; enfin, des loix qui leur sont propres , mais qui ne s'exécutent jamais suivant l'ordre qui leur est imprimé par la nature à raison de leur multiplicité & de leur chocs continuels. Un exemple peut servir à éclaircir ce que j'explique peut-être mal. Il est de la loi des mouvemens , par exemple , qu'un corps

une fois mis en action ne doit jamais s'arrêter , & cependant cela arrive toujours , parce que ce corps rencontre d'autres corps auxquels il transmet , il communique une portion de son mouvement ; & ce qu'il donne est en pure perte pour lui , en sorte que par une suite de frottemens multipliés il est forcé de s'arrêter. La machine animale est comme le cercle qui n'a ni commencement ni fin , un ressort prête son action à l'autre qui lui doit son mouvement , leur union conspire à former d'autres machines qui deviennent leur mobile ; enfin , tous les ressorts réunissent leurs mouvemens dans chaque ressort , & chaque ressort partage aux autres son action & ses productions. Le cerveau , par exemple , n'agit que par l'impulsion du cœur & *vice*

versa, le cœur n'agit que par l'impulsion du cerveau. Ces deux machines, mises une fois en mouvement, réunissent leur mécanique pour former la respiration qui à son tour soutient leur action ; les fluides qui traversent nos vaisseaux sont préparés par ces trois forces mouvantes, & les parties de ces fluides préparés animent le cerveau, donnent au cœur tous ses mouvemens, & font marcher la respiration ; c'est ainsi que toutes les parties se communiquent leur action, qu'elles s'appuyent & se soutiennent. Cette machine fort compliquée, & qui est un chef-d'œuvre d'hydraulique, est sujette aux frottemens des différens corps de toute espèce, aux vicissitudes des saisons, à l'influence de l'air, &c. ; & comme toutes les machines qui sortent de la main

des hommes , elle subit la loi rigoureuse du tems.

Les animaux , après avoir été développés dans la matrice, qui convient aux é émens de leur machine , s'accroissent , se fortifient , acquierent de nouvelles propriétés , une nouvelle énergie , de nouvelles facultés , soit en se nourrissant de plantes analogues à leur être , soit en dévorant d'autres animaux dont la substance se trouve propre à les conserver , c'est-à-dire , à réparer la déperdition continuelle de quelques parties de leur propre substance, qui s'en dégagent à chaque instant. Les mêmes animaux se nourrissent , se conservent , s'accroissent & se fortifient à l'aide de l'air , de l'eau , de la terre & du feu. Privés de l'air ou de ce fluide qui les environne , qui les presse , qui les

pénètre , qui leur donne du ressort , ils cesseroient bientôt de vivre. L'eau combinée avec cet air entre dans tout leur mécanisme , dont elle facilite le jeu. La terre sert de base en donnant la solidité à leur tissu ; elle est chariée par l'air & l'eau qui la portent aux parties du corps , avec lesquelles elle peut se combiner. Enfin , le feu lui-même , déguisé sous une infinité de formes & d'enveloppes , est continuellement reçu dans l'animal , lui procure la chaleur & la vie , & le rend propre à exercer ses fonctions. Les alimens chargés de tous ces divers principes , en entrant dans l'estomac , raniment la circulation du sang , rétablissent le cours des esprits animaux , & remontent , en raison de leur propre activité , & des élémens qui les composent , la machine qui com-

mençoit à languir & à s'affaïffer par les pertes qu'elle avoit faites. D'où il est clair que les parties primordiales de la matiere, diversement combinées, sont, à l'aide du mouvement, continuellement assemblées & unies à la substance des animaux, & qu'elles influent sur leur moral comme sur leur physique d'une maniere déterminée quelconque, & toujours relativement à la maniere & à l'intensité de leurs combinaisons; & que de la prédominance ou du défaut de quelques unes de ces parties, il en doit résulter tel ou tel effet.

Les mêmes élémens, qui servent à nourrir, à fortifier, à conserver l'animal, deviennent, dans une infinité de circonstances, les principes & les instrumens de sa dissolution de son affoi-

blissement & de sa mort. Ils operent sa destruction lorsqu'ils ne sont pas dans cette juste proportion qui les rend propres à maintenir son être. C'est ainsi que l'eau, devenue trop abondante dans le corps de l'animal, l'énerve, relâche ses solides, dissout ses liquides, empêche l'action nécessaire des autres élémens, & donne lieu aux maladies *a serosa colluvie*. C'est ainsi que le feu, admis en trop grande quantité, excite en lui des mouvemens défordonnés & destructifs pour sa machine; il raréfie ses liqueurs, en emporte le véhicule, deffèche & racornit ses fibres, & donne lieu aux maladies phlogistiques; c'est ainsi que l'air chargé des *ramenta* des différens corps putrides, des principes méphitiques, ou autres peu analogues à sa maniere d'être, lui porte des épidé-

mies, des maladies contagieuses, & souvent la mort. Enfin, les alimens modifiés de certaines façons, au lieu de le nourrir, le détruisent & le conduisent à sa perte. Toutes les substances ne conservent l'animal qu'autant qu'elles sont analogues à son ^e physique; elles le ruinent lorsqu'elles ne sont plus dans le juste équilibre qui les rendoit propres à augmenter & à maintenir son existence.

Ce que nous disons ici des élémens relativement aux animaux, doit également s'appliquer aux végétaux & aux minéraux. En effet, les plantes qui servent à nourrir & à réparer les animaux, se nourrissent elles-mêmes de la terre, prennent accroissement dans son sein, se développent & se fortifient à ses dépens, reçoivent continuellement

dans leur tissu , par les racines & les pores , l'eau , l'air & la matiere du feu. Les minéraux nous manifestent aussi la présence des mêmes élémens qui entrent également dans leur composition ; c'est de leurs différentes modifications & combinaisons avec la terre , qui en est la base , que dépendent leur accroissement , leur couleur , leur pésanteur & autres propriétés.

Ces principes une fois posés , il est clair que c'est au mouvement continuel , inhérent à la matiere que nous sommes redevables de toutes les altérations que subissent tous les êtres ; altérations qui sont ou nuisibles ou avantageuses , & qui souvent sont l'un & l'autre alternativement , suivant la diversité des circonstances. En effet , tous les êtres différent entr'eux d'abord par la variété

des matieres élémentaires qui entrent dans leur composition , & ensuite ils différent entr'eux , même ceux de la même espece , par la diversité des combinaisons de ces matieres élémentaires , par leur proportions , leurs modifications , &c. d'où naissent dans les individus , de même genre & de même espece , des façons d'être , d'exister & d'agir infiniment diversifiées. Dans la génération , dans la nutrition , dans la conservation , & même dans la destruction , nous ne voyons jamais que des matieres diversement combinées , qui chacune ont des mouvemens qui leur sont propres , réglés par des loix fixes & déterminées qui leur font subir des changemens nécessaires. La formation , la croissance & la vie instantanée de tous les êtres ne consistent unique-

ment que dans la présence des diverses matieres qui se combinent , qui s'aggrégent , qui s'accumulent , qui s'étendent & qui forment peu-à-peu des animaux , des végétaux , des minéraux.

C'est de la combinaison & de la disproportion de ces matieres élémentaires que dépendent telle ou telle constitution ou tempérament ; je dis de la disproportion , en ce que , si toutes les matieres élémentaires entroient par poids , par mesure & en juste proportion dans la composition du corps , il en résulteroit cet état de parfaite santé , qui est presqu'un être de raison (*), état ce-

(*) *Nec igitur una sanitas est , nec existit sanitas perfecta , seu partium , earum què motuum eximius ordo , qui tantùm metaphisicè concipitur. Bordeu.*

pendant strictement expliqué par le mot *tempérament*, & auquel les Physiologistes ont donné une acception toute opposée, en ce qu'ils entendent par ce mot l'excès ou la prédominance de telle ou telle humeur; delà le tempérament sanguin, pituiteux, bilieux, &c. En effet, la définition du mot tempérament semble annoncer, à raison de son étymologie *temperare*, une telle union, une telle proportion entre les principes, qu'ils se modèrent, qu'ils se répriment les uns les autres. Cependant quoique cette juste proportion n'existe point, l'usage a consacré ce terme pour exprimer au contraire la surabondance des principes qui déterminent un caractère particulier.

Il paroît que la nature souffre en tout une certaine latitude, sans qu'une

chose offre à nos regards une différence remarquable. Les habitans des climats différens à beaucoup d'égards , vivent de la même manière , & jouissent de la même santé en apparence , quoiqu'il doive y avoir des nuances infinies des uns des autres. Car , au fond, cette uniformité ne peut être qu'apparente ; & si l'histoire nous instruit des variétés qu'il y a dans le moral des habitans des régions éloignées les unes des autres , on doit en conclure que le physique varie également , non seulement du nord au midi , mais de province à province , de ville à ville , d'habitation à habitation , & jusque dans le sein d'une même famille ; la raison en est simple ; c'est que l'air d'un pays , quoique le même , produit des effets différens sur tous ceux qui l'habitent ,

& cela ne peut être autrement à raison de la diversité des constitutions individuelles. Personne n'ignore que tel air est bon & avantageux pour telle personne, qu'il est funeste & fort insalubre pour telle autre : tout est relatif. Ce que je dis ici de l'air peut également s'appliquer aux alimens & à *fortiori* aux remèdes. Les eaux minérales, par exemple, ont guéri telle personne de telle maladie, & ne font rien souvent, ou même font beaucoup de mal à telle autre personne pour le même cas. La vie & la santé d'un individu ne sont & ne peuvent être les mêmes que celles d'un autre individu, l'une & l'autre étant le résultat de combinaisons qui varient à l'infini ; quoique l'exécution des mêmes loix physiques modifiées, pliées aux circonstances, produise à la
fin

fin le même effet , & des phénomènes à-peu-près analogues , & qui ne peuvent avoir d'uniforme que ce qui dépend essentiellement de l'ordre & de ces mêmes loix. L'homme doit être considéré comme une machine isolée qui a ses ressorts , ses mouvemens propres , qui est soumise aux loix générales , mais qui a les siennes particulières , lesquelles s'exécutent diversement dans les différens individus pour opérer la même action ; parce que les nuances des solides , depuis l'extrême tension jusqu'à l'atonie , l'état des liqueurs depuis l'épaississement inflammatoire jusqu'à la dissolution , & leurs différentes altérations donnent lieu à une infinité de modifications diverses , d'individu à individu , & qui n'auroient pas lieu sans cela. Si tous les hommes étoient com-

posés des mêmes principes , en même quantité , en même proportion & en même rapport, les hommes penseroient & agiroient tous de la même manière ; les fonctions s'exécuteroient toutes uniformément ; le terme de la vie du dernier homme seroit celui du premier ; tout seroit alors monotone & dans une juste égalité : mais cela n'existe & ne peut exister par les raisons ci-dessus détaillées , & qui prouvent que tout dépend de l'organisation individuelle.

C'est dans cette diversité de nuances dans l'organisation d'individu à individu qu'il faut chercher la multiplicité diversifiée de perceptions , de jugemens , d'opinions , de goûts , de mœurs , de conduite , de vigueur & de foiblesse , de courage & de lâcheté , de hardiesse & de pusillanimité , de sensibilité &

d'apathie. C'est le plus souvent du caractère physique même que dépend le caractère moral. Cet ancien apophthegme *tot capita tot sensus*, est fondé en raison & sur ces principes. Il prend, en effet, sa source dans notre propre organisation. Un Philosophe de nos jours a prétendu que la diversité d'opinions tire son origine de notre ignorance, & que c'est parce que nous ne découvrons pas la vérité que nous disputons, & que comme des aveugles qui se proposent d'aller au même endroit, nous nous entre-heurtons en chemin. Cela est très-vrai, & malheureusement plus applicable à l'art de guérir qu'à toute autre science; mais il faut remonter à la cause première : je veux dire, à la diversité d'organisation qui est plus ou moins délicate, plus ou moins près, plus

ou moins éloignée de la perfection. Supposons, par exemple, cent jeunes gens du même âge, de bonne santé, étudians les mêmes leçons sous les mêmes maîtres, il n'y en aura certainement pas deux dont les perceptions seront les mêmes depuis le premier jusqu'au dernier. Les nuances seront très-marquées & toutes dissemblables : ce que je dis de ce nombre peut s'appliquer à un nombre plus grand & même infini. *Descartes* avoit sans doute cette même maniere de voir lorsqu'il a dit : » Tout le monde a des yeux ; mais il y a » voir & voir ». *Plutarque* nous a transmis un trait qui vient à l'appui de mon assertion ; & que voici : » Un certain » homme avoit une antipathie contre » le chant de rossignols qui est incroya- » ble, & telle qu'il se levoit toutes les

» nuits pour les chasser à coups de
» gaule ou avec des pierres». Le même
Auteur ajoute qu'en récompense il ai-
moit beaucoup à entendre l'importun
croassement des grenouilles. Cet homme
étoit sans doute organisé à-peu-près
comme un Roi Scythe, qui préféroit le
hennissement de son cheval, aux ac-
cords les plus touchans d'un excellent
joueur de flûte. Je connois un homme
qui, quand il entend quelques passages
latins, soit à l'Église, soit au Barreau,
verse des larmes. Qu'est-ce qui ignore
la diversité des goûts, même leur sin-
gularité? Je ne dis pas seulement pour
les alimens, mais encore pour toutes les
choses de pur agrément, & de diffé-
rente nature. Aussi est-ce de là que nous
est venu ce vieil adage, que sur le cha-
pitre des goûts & des couleurs, il ne

faut jamais disputer ; je ne finirois pas si je voulois faire l'histoire de toutes les sympathies & antipathies naturelles que nous avons pour ou contre certains objets : sympathies & antipathies qui dépendent absolument de la manière dont nous sommes organisés , & qui établissent , par conséquent , la diversité des constitutions individuelles des tempéramens.

La diversité des tempéramens est véritablement infinie , & telle que je crois qu'il y a autant & peut être plus de tempéramens différens qu'il y a d'individus ; j'ajoute le mot *plus* , parce qu'il arrive très-souvent qu'un homme change de tempérament depuis le premier jour de sa naissance jusqu'au dernier de sa vie , non-seulement , à raison des différentes phases de l'âge , mais

aussi à cause des maladies qu'il a pu effuyer ; au genre de travail auquel ils s'est livré , à l'état de fortune & de misere auquel il a été exposé , au site des lieux qu'il habite , à raison de sa maniere de vivre , de ses passions , de ses chagrins , de l'abus de ses facultés , soit pour le vin , soit pour les femmes ; enfin , à raison d'une infinité de circonstances.

C'est cette diversité de tempérament qui doit fixer l'attention d'un Praticien dans le traitement des maladies , & qui est cause que la même maladie produit des symptômes différens dans les individus ; qu'un même remede ne peut être admis , & que par conséquent , il exige divers moyens curatifs.

Cette prodigieuse variété dans les tempéramens dépend , ainsi que nous l'avons déjà dit , d'une infinité de cau-

ses, des diverses combinaisons presque innombrables dont les élémens & leurs premiers produits sont susceptibles, tant par leurs rapports, leurs proportions, que par leurs arrangements divers; les nuances en sont si multipliées qu'elles ne peuvent être assujetties à un examen mathématique.

Un Médecin donc qui veut se conduire avec principes & avec succès, doit, avant de prononcer sur le caractère de la maladie, ainsi que sur l'espece des moyens curatifs qu'il veut mettre en usage, doit, dis-je, avoir égard à l'âge, au sexe, au tempérament, aux mœurs, aux passions, à l'état d'aisance ou de misère, à la maniere de vivre; & ce qui est bien essentiel, car *Baglivi* a dit, & avec raison, *Non fieri potest ut idem sentiant qui aquam & qui vinum bibe-*

runt; aux climats, au physique du pays, au site du lieu, aux saisons, à l'état de l'atmosphère, à l'usage des six choses non naturelles, aux maladies antérieures, au vice des solides & fluides, aux acrimonies particulières, &c. Ce sera d'après toutes ces considérations qu'il pourra prononcer si l'art lui fournit un remède qui puisse non-seulement convenir à la maladie, à la constitution individuelle du malade, mais qui puisse remplir à la fois les différentes indications qui se présentent; enfin, s'adapter convenablement à toutes ces circonstances. Un pareil remède répugne aux simples lumières de la raison. En effet, un enfant, par exemple, à qui on présenteroit les mêmes alimens qu'à un adulte, seroit-il en état, je ne dis pas de les digérer, mais seulement de leur

faire subir la première digestion ? Un homme de peine se trouveroit-il bien de la nourriture de nos délicats, de nos petits-mâîtres ? Hé bien, il est aussi absurde d'imaginer que, dans une maladie quelconque & déterminée, le même remède doit produire le même effet chez les différents individus & dans toutes les phases de la maladie ; d'ailleurs, pour qu'il y ait des remèdes pareils, & que l'on décore si gratuitement du nom de spécifiques, il faudroit, d'une part, que les principes qui entrent dans la composition des différents mixtes que l'on emploie comme remèdes, fussent constamment les mêmes, toujours dans une juste proportion, dans tous les temps, dans tous les lieux, ce qui répugne à l'observation. Une même plante, par exemple, donne

des produits différents à raison du sol qui l'a vu naître. La même plante qui croit dans un marais, sur une montagne, dans une prairie, dans des terres grasses, dans un terrain sec & sablonneux, &c. Cette même plante, dis-je, doit donner & donne en effet des principes qui participent de différens suc qu'elle a tiré du sein de la terre. De l'autre, il faudroit admettre chez tous les individus une homogénéité absolue dans les humeurs, il faudroit de plus que les principes qui les composent fussent isolés, purs enfin & sans mélange d'aucun autre qui, en les altérant, décompose leur nature primordiale: or, toutes ces conditions ne peuvent pas se supposer dans un être sensible, dans un corps organisé & vivant; cela ne pourroit être tout au plus ad-

missible que dans le laboratoire d'un chimiste, où, à volonté, on mêle ou combine différens principes, & de l'union desquels il résulte des effets relatifs à la qualité, à la quantité & à la manière dont on les modifie.

Toutes les fois qu'un corps physique est appliqué à un autre corps physique, il en résulte un effet quelconque, & qui est toujours relatif aux différens principes qui composent ces deux corps. C'est par cette raison que dans un corps vivant les effets ne sont jamais exactement & physiquement ceux que l'on se propose, parce qu'outre les principes morbifiques, sur lesquels on veut agir, il y a des humeurs nécessaires à l'entretien de la vie, & sur les principes desquels les remèdes agissent comme sur les autres; de là des effets partagés ou

variés à l'infini, de là l'incertitude du pronostic & l'espérance du médecin en défaut, en ce que les remèdes produisent souvent un effet diamétralement opposé à celui qui étoit attendu, & qu'on avoit avancé comme sûr. (Il n'y a point de Praticien qui n'ait été dans le cas de vérifier par lui-même, dans le cours de sa pratique, le fait que j'avance de bonne foi à la honte du Médecin, & comme l'opprobre de la Médecine). De là la nécessité de varier les moyens curatifs & de les plier aux circonstances, de là, enfin, l'impossibilité d'admettre des spécifiques en médecine.

De tout ce que nous venons d'exposer il faut conclure ; 1°. qu'il n'y a point de tempérament existans dans l'acception reçue par les physiologistes,

mais que pour me faire entendre , je me servirai de leur langage , & je dirai qu'il y a autant de tempéramens qu'il y a d'individus , qu'ils varient tous (les tempéramens) comme les traits du visage , c'est-à-dire , que chaque être , chaque individu a son tempérament spécifique , une manière d'être qui lui est particulière , & enfin , qui n'est propre qu'à lui seul , *sua cuique peculiaris sanitas* (*). 2°. Que ce principe , une fois posé , il n'y a point & il ne peut y avoir de spécifique dans le sens strict , pour les maladies ; que l'on peut en

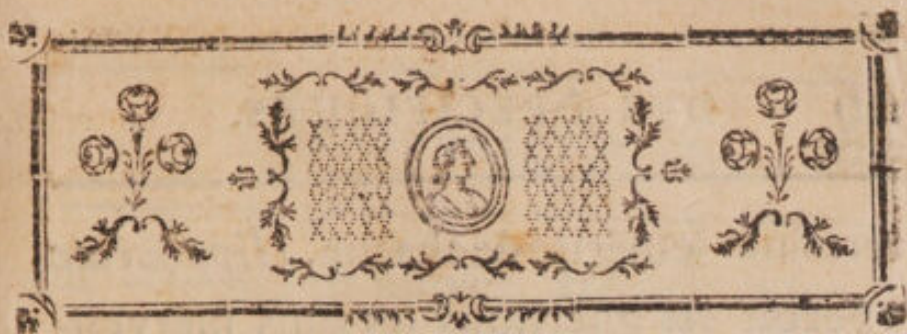
(*) *Sanitatem aut vitam peculiarem quibus homini frui datum est , magis aut minus à sanitate perfectâ desciscere , secundum organorum quorundam vividiorum aut debilem actionem.* Bordeu , dissert. an aquit. Miner. ag. morb. Chron.

admettre au plus pour les individus. Je m'explique, un remède quelconque est le spécifique d'une maladie chez tel individu doué de telle constitution & dans telle circonstance, qui devient un remède inutile, souvent même très-nuisible, chez tel autre dont les circonstances sont toutes différentes. Il y a plus, c'est qu'un même remède qui passe pour spécifique dans plusieurs maladies, n'en guériroit point, ou n'en pourroit guérir qu'une, s'il y en avoit plusieurs chez le même individu. Le mercure, par exemple, est dans ce cas, il passe pour le plus puissant fondant de la limphe, &, à ce titre, est employé avec succès dans les maladies dartreuses & autres qui ont pour cause l'épaississement & l'acrimonie de cette liqueur; il est administré comme un des meilleurs anthelmintiques dans les ma-

ladies vermineuses. Ce demi-métal enfin est connu comme le seul spécifique dans les maladies produites par le vice siphilitique. Hé bien, ce remede pourroit guérir les trois à la fois sans doute, mais aussi il pourroit n'en guérir qu'une des trois, quoique chez le même sujet, ce qui se voit & s'observe tous les jours; & cette variété dépend de la disposition des solides & des liqueurs, de la combinaison des principes de la maladie, des humeurs animales de l'individu, & de ceux du remede lui-même, enfin de l'organisation physique des sujets.

Passons maintenant à la deuxieme Partie, & prouvons, par l'expérience & par l'observation, ce que nous avons avancé sur la non-existence des spécifiques, & examinons auparavant les idées reçues jusqu'à ce jour sur ces sortes de remedes.

DEUXIEME



DES
SPÉCIFIQUES
EN MÉDECINE.

SECONDE PARTIE.

L'ART de guérir n'avoit autrefois qu'un très-petit nombre de remèdes dont il faisoit usage, aujourd'hui il est si surchargé de moyens curatifs, que la mémoire la plus heureuse ne sauroit en retenir les noms, encore moins les formules, ni le Médecin le plus expérimenté & le plus judicieux, fixer & dé-

E

terminer le mérite de chacun. *Hippocrate* opéroit les guérisons les plus merveilleuses en administrant les remèdes les plus simples & en combinant rarement ensemble différents médicamens. Il fa-voit choisir les momens, il connoissoit ce qu'il falloit opérer & les moyens qui produiroient les effets desirés ; & ne prétendant pas attribuer à la médecine un pouvoir qu'elle n'a pas, il aimoit mieux rester dans l'inaction tant que la nature sembloit lui suffire à elle-même & écarter les orages qui la menaçoient, que de l'accabler par des secours perfides, & se faire illusion sur une nécessité souvent imaginaire. Cette simplicité dans l'administration des moyens curatifs, ne fut pas de longue durée ; on commença bientôt à introduire l'usage des prétendus spécifiques, des formules chargées

de remèdes composés. *Hérophile* fut le premier qui donna dans cet abus scientifique. *Erasistrate* au moins le lui reproche. *Galien*, quoiqu'un de ceux qui suivent de plus près la méthode d'*Hippocrate*, n'a pu se mettre à l'abri des reproches d'une médication trop compliquée; s'il fut entraîné, comme bien d'autres, dans les égaremens des polipharmaques, égaremens qui ne firent que s'accroître par le moyen des illusions de la chymie qui sembloit offrir chaque jour de nouveaux trésors aux adeptes. Les Arabes portèrent enfin ce délire à son comble, en adoptant l'idée des antidotes & des spécifiques; ils ne purent résister à la force de l'exemple des Médecins les plus réputés qui faisoient consister tout leur savoir à dresser les formules les plus longues. Guidés par un esprit de

système, ils se laissoient entraîner par une imagination échauffée, au lieu de prendre la nature sur le fait; aussi, comme ils ignoroient ses loix, comment auroient-ils pu connoître ses besoins, les spécifiques qu'il lui falloit, les maladies auxquelles ils convenoient, le moment où il falloit les placer, enfin, les circonstances qui avoient pu les favoriser? Ils n'alloient qu'en tâtonnant & prescrivoient des médicamens composés de drogues, dont les unes corrigeoient ou secondoient l'activité des autres. La classification des remèdes devint arbitraire, & l'est bien encore aujourd'hui. Il faut être de bonne foi & convenir, à la honte des Médecins, que la métaphysique de la matière médicale est tout-à-fait ignorée & le sera encore long-tems, à moins que les Mé-

decins ne reviennent à l'observation, & ne renoncent entièrement à ce mélange de différentes drogues; mélange aussi absurde que dangereux. En effet, de deux choses l'une, ou les remèdes qui entrent en quantité dans une formule sont synonymes pour l'effet, ou ils produisent chacun un effet qui leur est propre: dans le premier cas, une ou deux substances doivent suffire pour remplir l'indication, le tout consiste dans la dose; dans l'autre cas, elles doivent être nuisibles, en ce que de leur mélange & de leur combinaison il en doit résulter une effervescence, un conflit d'effets qui, en se détruisant respectivement, ne vont presque jamais au but proposé; il faut varier les remèdes, sans doute, c'est-à-dire que le même ne doit pas être administré dans toutes

les phases d'une maladie. Il est donc indispensable de reprendre la route abandonnée par tous ces Polypharmques, & de s'éloigner avec soin du labyrinthe où ils se sont jettés; il faut, comme nous l'avons déjà dit, secouer l'autorité des grandes noms qui en imposent, ou du moins il faut rectifier l'idée qu'on se forme de la cause du succès de ces hommes célèbres. Et si nous voulons employer leurs remèdes, apprenons à les placer comme eux, & à juger sous quel aspect ils considéroient les remèdes que l'on décore aujourd'hui du nom de spécifique.

On entend par spécifique en médecine, les médicamens dont la vertu est telle qu'ils sont plus efficaces contre certaines maladies déterminées, que contre d'autres, en sorte que leurs ver-

tus réunies remplissent plusieurs indications curatives de la même maladie. La rhubarbe, par exemple, mérite la préférence sur les autres médicamens laxatifs dans la diarrée, en ce que non-seulement elle évacue, mais tempere par son amertume balsamique les fucs caustiques; & qu'en cessant d'opérer comme purgatif, elle fortifie le ton des intestins, trop affoiblis à cause des particules légèrement astringentes qu'elle contient.

On donne à d'autres médicamens le nom de spécifiques, » parce qu'une longue expérience a fait connoître la » vertu qu'ils ont de produire des effets » favorables dans certaines maladies. » C'est ce qui a fait donner au quinquina le nom de spécifique pour arrêter les accès de fièvres intermittentes;

„ à l'opium, pour calmer les douleurs ;
„ aux mercuriels, pour guérir les mala-
„ dies vénériennes ; à l'ipécacuanha,
„ pour la dysenterie. »

Enfin, il y a des spécifiques pour désigner seulement » qu'ils sont plus amis
„ que d'autres, des parties qu'attaque
„ la maladie, qui leur font principa-
„ lement ressentir leurs opérations.
„ C'est ainsi que les nerfs & les parties
„ nerveuses se trouvent bien des re-
„ medes empreints d'une huile subtile,
„ aromatique de bonne odeur, & qui
„ se trouvent mal des remedes irritans.
„ Dans la putridité, l'estomac est ré-
„ jecté par les acides qui se trouvent
„ contraire aux maladies des bronches,
„ des poumons. Les cantarides ne font
„ point d'impression sur l'estomac, mais
„ elles picotent les voies urinaires, les

„ ureteres, la vessie, & leur causent
„ des contractions.

„ Voilà les spécifiques connus, & la
„ distinction qu'en fait M. le Chevalier
„ de *Jaucourt* dans l'Encyclopédie, où
„ il termine cet article en disant : Voilà
„ dans plusieurs maladies les remedes
„ choisis, que l'expérience a fait con-
„ noître pour les plus utiles, & dont la
„ plupart sont honorés du titre de spé-
„ cifiques. Cependant la vertu de tous
„ les médicamens, même les plus van-
„ tés, ne sont jamais que relatifs; bor-
„ nés & limités à certaines dispositions
„ & circonstances, ils demandent tous
„ d'être réglés par une méthode con-
„ venable & par les lumieres d'un sage
„ Médecin, qui connoisse les causes de
„ la maladie, le régime, le genre de
„ vie qu'il faut suivre pendant l'usage

» de ces remedes , la maniere de les
» combiner , & combien de tems il faut
» continuer ».

Cette restriction de la part de M. de *Jaucourt* , détruit & renverse de fond en comble l'existence des prétendus spécifiques qui , en effet , ne sont tels & ne méritent ce titre qu'aux conditions qu'il indique & à une infinité d'autres qu'il obmet : or , comme ces conditions sont exigibles pour tous les individus en général , & pour chacun en particulier , on ne peut plus alors décorer du nom de spécifique un remede qui , chez un individu , guérit une maladie à laquelle il devient funeste chez un autre. Aussi ce Savant finit-il par dire & avec raison : » Nous n'avons donc garde
» d'imaginer qu'il y ait des remedes

» qui produisent toujours un effet
» salulaire dans tous les sujets ; nous
» n'entendons par spécifiques , comme
» nous l'avons déjà dit , que les reme-
» des connus qui ont généralement
» une faculté particuliere ou spéciale
» dans certaines maladies préférable-
» ment à d'autres ». La maniere dont
s'explique à ce sujet M. de *Jaucourt* ,
pourroit nous dispenser d'entrer dans
de nouveaux détails. Mais cependant
pour fortifier notre maniere de voir ,
notre assertion sur la non-existence de
pareils remedes , il est bon que nous
soumettions à un nouvel examen quel-
ques substances prises au hasard , & aux-
quelles on prodigue fort gratuitement
le titre de spécifiques , & que nous es-
quissions aussi le tableau de quelques
maladies , pour juger plus sainement

si il existe réellement des spécifiques, & si les maladies sont véritablement susceptibles de l'application de pareils remèdes.



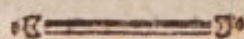
Tout le monde fait que les médicaments agissent sur nos solides & sur nos fluides, & que ce n'est que par cette action concrete qu'ils produisent les effets dont nous sommes tous les jours témoins, & très-souvent étonnés, & cela, parce que les effets qui résultent de cette action concrete des médicaments, tiennent à tant de circonstances qu'ils doivent nécessairement varier à l'infini, ainsi que nous l'avons déjà fait pressentir dans plus d'un endroit de ce

Mémoire. Delà la difficulté de classer les médicamens, soit relativement à leurs principes, soit à raison de l'effet qu'ils produisent dans l'économie animale, rien en général de si obscur que l'histoire des vertus des médicamens. Il ne faut que jeter un coup-d'œil sur tous les Traités de matiere médicale pour s'en convaincre. En effet, on trouve, par exemple, dans toutes les classes des délayans, des adoucissans, des tempérans, des émolussans ou incrassans, des raffraichissans, des relâchans, des anti-séptiques, des dépuratifs, les mêmes mixtes répétés par-tout. Pourquoi cela? Parce que toutes les fois que l'on donnera de la liquidité à des fluides trop épais, & qu'on relâchera des solides trop tendus, il en découlera nécessairement une infinité de vertus

fécondaires. Ajoutez en outre l'histoire des affinités , des rapports, des relations, des principes de différens mixtes avec ceux des différentes liqueurs animales avec lesquelles ils se trouvent combinés. L'eau, par exemple, réunit elle seule presque toutes les qualités ci-dessus énoncées, & combien d'autres encore n'y peut-on pas ajouter. Elle est l'âme, si j'ose m'exprimer ainsi, des alimens comme des médicamens dont la plupart des qualités doivent être attribuées à elle seule. L'eau est leur véhicule naturel, & ses bons & mauvais effets sont relatifs au degré de chaleur qu'on lui donne, à ses qualités particulières, à sa limpidité, à sa légéreté, à son défaut de saveur. Il n'est donc pas plus possible de classer les médicamens que les maladies elles-mêmes, sur-tout

d'après leurs effets respectifs sur l'économie animale. Car, enfin, relativement aux premiers ira-t-on placer dans la classe des antispasmodiques, un davier, un bistouri, des huiles bouillantes & autres de même genre, & cela parce qu'ils ont la faculté d'enlever la douleur sur le champ? Une rage de dent cède à l'extraction que l'on en fait; un bistouri fait cesser à l'instant les douleurs les plus atroces, & les spasmes les plus affreux par la section complète de quelques filets nerveux divisés imparfaitement & dans un état de tiraillement, ainsi des huiles, &c. Le célèbre M. de la *Peyronie* a fait cesser des convulsions les plus cruelles au Prince *Dombes* par l'application de l'huile bouillante sur son tendon piqué. *Ambroise Paré*, ce restaurateur de la Chi-

rurgie Françoisse, a guéri Charles IX avec de l'huile de thérébentine, ainsi des autres; si on vouloit de là conclure que ces moyens sont anti-spasmodiques, & qu'ils méritent une place dans cette classe, on seroit certainement dans l'erreur, parce qu'ils ne sont pas tels *per se*, mais bien eu égard aux circonstances & à la nature des accidens, ainsi des cordiaux, des analeptiques, &c. (*).



La méthode de classer les maladies est aussi défectueuse que celle de classer relativement à leurs effets, les moyens

(*) *Alio modo per similia morbus oritur, & per similia oblata & morbis sanatur.* Hipp.

qu'on

qu'on leur oppose pour les combattre, parce qu'il n'y a point de maladie simple, & qu'une dénomination particulière ne doit point lui être accordée, à l'exclusion d'une autre. Toutes les maladies sont plus ou moins compliquées; delà la diversité des symptômes que l'on observe tous les jours, même résultans d'une seule & même cause. Je m'explique; personne n'ignore qu'en physique, une même cause produit des effets diamétralement opposés, & *vice versa*, que des causes absolument différentes produisent le même effet. Une même maladie, par exemple, attaquera plusieurs personnes en même temps, mais les symptômes que chaque malade éprouvera seront si dissemblables & si opposés, qu'il seroit de toute impossibilité de les traiter tous avec le même

remede. D'ailleurs, la diversité infinie des tempéramens, la nature des organes affectés, & quantité d'autres circonstances, s'y opposeroient. C'est cette diversité de circonstances & de constitutions physiques à laquelle *Eugalenus* n'a point fait assez d'attention lorsqu'il a créé quarante-neuf especes de scorbut. Tous les jours il arrive de prendre des especes pour des genres, & des symptômes pour des especes. Rien de si commun que d'abuser de la nomenclature dans l'histoire des maladies, rien aussi n'est plus dangereux dans la pratique : il eût été à désirer que M. *Sauvages* en eût été aussi convaincu que *Huxam*, il ne nous eut pas fait des classifications si nombreuses. En effet, c'est à tort que ce Médecin fait le plus souvent de tous les symptômes d'une

même maladie , autant de maladies particulières , c'est augmenter le nombre des difficultés sans accroître celui des moyens. La méthode qu'il a employée pour classer les maladies est hors de la nature , elle honore l'imagination & la sagacité de son auteur , sans répandre plus de clarté dans la pratique. Suivant les plus grands Physiciens, & entr'autres le célèbre M. de *Buffon*, il n'existe réellement dans la nature que des individus ; les genres, les ordres, les classes n'existent que dans notre imagination. Si M. de *Buffon* avance une pareille assertion, relativement aux productions naturelles qui doivent être essentiellement les mêmes ; quelle conséquence ne pouvons-nous pas en tirer pour toutes les maladies relativement aux différentes constitutions physiques de chaque individu ?

La rhubarbe que M. de *Jaucourt* place dans la première classe de ses spécifiques (il en distingue trois) comme un remède excellent ; enfin comme un spécifique dans la diarrhée , ne mérite pas cette prééminence sur les autres remèdes , au point qu'il s'imagine , & exige en outre beaucoup de précaution & d'attention dans son administration. Car , si la diarrhée a pour cause une fluxion sur les entrailles , quelle soit produite par beaucoup de chaleur & d'irritation de la part de ces différens viscères , enfin qu'un malade ait toutes ces parties naturellement sensibles & délicates ; la rhubarbe , loin de procurer du soulagement à de telles maladies , ne fera qu'irriter le mal , augmenter les accidens par son astringence ; d'ailleurs ces effets sont relatifs à la manière

dont elle est employée ; la rhubarbe , prise en poudre & sans avoir subi aucune altération , est un purgatif assez fort , qui tranche & qui stimule même vivement ; soumise à l'ébullition , sa vertu purgative est beaucoup diminuée , torréfiée ; elle est plus absorbante & astringente , que purgative , parce que le feu la dépouille de sa partie résineuse : ainsi voilà donc un mixte qui souffre bien des exceptions , tant relativement à lui-même que eû égard à la constitution physique du malade qui le reçoit , ainsi qu'à une infinité d'autres circonstances. Ce remède d'ailleurs est considéré comme anti-acide , anti-glaireux , anthelmintique , tonique & stomachique.

Le quinquina , que le même Auteur place à la tête de la deuxième classe ,

ne mérite pas plus cet honneur que la rhubarbe , parce qu'il est prouvé qu'il y a eu des fievres intermittentes qui ont duré des années entieres , après avoir résisté à l'usage de ce fébrifuge & de tous les autres les plus vantés. *Blawe* fait mention d'une fièvre de ce genre qui dura vingt ans.

Les délayans , les raffraîchissans , les tempérans réussissent plus ordinairement dans les fievres intermittentes , que le quinquina , & ne sont pas susceptibles des mêmes accidens. L'eau , en général , est un remede qui , à cet égard , mériteroit plus le nom de spécifique que l'écorce du Pérou. *Hippocrate* s'en servoit avec le plus grand avantage. *Celse* en recommande fort l'usage. *Ættmuler* , & plusieurs autres , ne donnoient exactement que l'eau à boire à

leurs malades. *Asclepiades* est un des premiers qui ait conseillé l'usage de l'eau fraîche, aussi cela lui a-t-il valu le surnom de *Médecin d'eau fraîche*, ou *Médecin de la fraîcheur*; mais il vouloit trop simplifier l'art de guérir, & méprisoit même l'émétique & les autres purgatifs, ainsi que *Lobes* & plusieurs autres.

Le quinquina, loin de mériter le titre de spécifique, comme fébrifuge, devient souvent la cause d'une plus longue durée & d'une plus grande intensité de la fièvre; souvent il produit différens engorgemens dans les viscères, des obstructions, des hydropisies: (j'ai vu une femme devenir hydropique à la suite de l'usage du quinquina, dont elle avoit abusé sous toutes les formes), des douleurs anormales, la jaunisse &

autres maladies beaucoup plus graves que les fièvres contre lesquelles il étoit administré. Ainsi ce prétendu spécifique ne peut donc pas être regardé comme tel , puisqu'il n'est pas d'un usage indifférent pour toutes les fièvres intermittentes , relativement aux tempéramens, aux saisons, aux lieux, &c. ; enfin, à la cause dont souvent la connoissance est si essentielle , *notitia morbi curationem solvit*. Après les délayans, les purgatifs sont souvent préférables au quinquina, quoiqu'il y ait cependant certaines especes de fièvres intermittentes qui résistent également aux uns & aux autres.

D'après ce que nous venons de dire sur les moyens curatifs qu'on employe contre les fièvres , il faut conclure que le quinquina ne mérite pas plus & en

core moins le titre de spécifique que ceux dont je viens de parler ; d'ailleurs on l'administre tous les jours comme tonique , stomachique , anti-septique , anti-spasmodique , &c. ; & souvent avec plus de succès & de certitude que comme fébrifuge.

L'opium n'est pas plus digne d'être décoré du titre de spécifique que lui accorde M. de *Jaucourt* , sans doute d'après *Wanhelmont* , qui disoit qu'il renonceroit plutôt à traiter des maladies , qu'à l'usage de l'opium , du mercure & de l'antimoine ; *Sydenham* l'employoit beaucoup dans les petites véroles , dans les rougeoles & contre les hémorragies. MM. *Huxam* , de *Haën* , *Storck* , & autres l'employoient dans les maladies inflammatoires ; ainsi voilà donc un mixte qui n'est plus spécifique ,

puisque'il est admissible pour tant de cas différens. Je l'ai employé rarement avec succès , & ma propre expérience m'a appris que son usage a plus de suites défavantageuses qu'utiles , même dans les cas les mieux indiqués. Il n'y a point de Praticien qui ne sache que le propre de l'opium , ainsi que de toutes ses préparations , est de diminuer la chaleur animale , de suspendre toutes les sécrétions ; celle de la transpiration exceptée qu'il provoque au contraire : Aussi l'employe-t-on souvent comme diaphorétique. Il occasionne les constipations & dérange les fonctions de l'estomac. Ce remède , pris sans précaution , & à dose un peu forte , excite le vomissement , & à dose un peu plus forte , il occasionne des convulsions & quelquefois la mort. En général , à

quelque dose qu'il soit donné , il laisse une impression vicieuse dans les organes de la digestion. Or, un remede qui présente plus de dangers que d'avantages, ne mérite pas le titre de spécifique ; en outre, il ne faut pas croire qu'il calme toutes les douleurs , il en est d'espece à être plutôt augmentées par son usage que diminuées. Pour moi , j'ai été dans le cas de l'observer maintes fois , & loin de procurer le calme que je desirois , mes malades n'en étoient que plus agités. Il est des douleurs d'especes particulieres où l'opium ne produit aucun soulagement eu égard à leurs causes. *Xénocrate & Asclepiades* guérissoient les mêmes accidens avec un moyen plus agréable & moins suspect que l'opium ; ils guérissoient les phrénétiques & les fous avec des instrumens de musique.

Théophraste rapporte qu'*Ismenias* procuroit du soulagement aux malades attaqués des douleurs de la goutte sciatique par le doux son de la flûte. Un Professeur dont parle *Peklin* , étoit dans le même cas ; il n'avoit pas trouvé d'autres moyens que les sons harmonieux pour rendre plus supportables ses violentes douleurs de goutte. C'est aussi avec de pareils moyens (la musique) que l'on guérit la piquûre de la tarentule. Il n'est certainement venu à l'idée d'aucuns Médecins de considérer ces moyens comme spécifiques ; on peut sans doute les conseiller & avec succès , mais il faut que ce soit vis-à-vis des malades organisés pour cela. Car, enfin, je crois qu'on ne peut expliquer cela autrement, sinon que c'est l'histoire d'une sensation plus forte qui en emporte

une moindre , ou au moins qui l'é-mouffe. C'est ainsi que l'on peut expliquer l'histoire de *Ruffus*, ce Prêtre dont parle *S. Augustin*, qui étoit tellement enfoncé dans les saints mysteres, & si détaché de ses propres sens, qu'il ne s'appercevoit pas qu'un bout de cierge lui brûloit les doigts , & que la combustion lui gagnoit la main.

Le mercure n'est pas un remede plus spécifique que ceux dont nous venons de parler ; je me suis déjà expliqué à son sujet : si l'on desire de nouvelles preuves pour appuyer mon assertion, il faut aller les puiser dans l'excellent ouvrage que *M. de Horne* a donné sur toutes les méthodes qu'il a mises en usage pour l'administration de ce remede , & on y verra qu'il n'est rien moins que spécifique, malgré la multiplicité presque in-

finie des formes sous lesquelles on l'emploie , tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Aucun Médecin n'ignore qu'il y a des especes de maladies vénériennes d'une nature telle qu'elles résistent à l'usage le plus opiniâtre de toutes les préparations mercurielles , & qu'elles ne cedent qu'à celui des bois sudorifiques. Ajoutons en outre qu'il y a des individus chez lesquels le mercure n'a pas plus d'action que sur le marbre ; j'ai traité un malade chez lequel huit onces d'onguent mercuriel double n'a pas fait plus d'effet que si on ne lui eut absolument rien appliqué ; 2400 grains de pilules de panacée mercurielle & 350 dragées de *Keiser* n'ont opéré aucun effet sensible contre une gonorrhée, & l'estomach du malade ne s'en est même point trouvé affecté en

la moindre chose ; tandis que chez une Demoiselle de 28 ans , les pilules de *Belloste* , données comme altérant , à la dose d'une pilule tous les soirs , ont porté à la bouche le septième jour , au point que j'ai eu recours à un mino-ratif pour en précipiter l'effet.

Les vermifuges sont , en général , des remedes trop vantés en médecine , & qu'on qualifie avec trop de légèreté de spécifiques dans les maladies vermineuses. Voyons avec *Hoffmann* l'idée qu'il faut attacher à ces sortes de remedes.

On compte ordinairement au nombre des vermifuges, les acides tels que le jus de citron , d'orange, de limon , de groseille , d'épines-vinettes & de grenade. Le phlegme & l'esprit de vitriol , la crème de tartre , le vin tartareux du

Rhin & le vinaigre. Tous ces remèdes ne sont véritablement vermifuges que lorsqu'il y a complication de chaleur, de putridité, d'ardeur contre nature, enfin de fièvre assez forte; alors non-seulement ils corrigent la chaleur, mais ils résistent encore puissamment à la putréfaction, & détournent la malignité des symptômes. Dans la fièvre putride, par exemple, la bile est dénaturée, elle est putride; enfin elle contient un alkali-volatil qui se développe des matières qui sont en fermentation dans l'estomac, & qui agit sur les vers comme anthelmintique.

On met dans la classe des vermifuges les amers tels que l'absynthe, la petite centaurée, le scordium, le treffle de marais, la rue & plus encore les amers qui ont une qualité purgative, tels
que

que l'aloës , la rhubarbe & les trochiques d'*Alhandal* , cependant il est prouvé que ces remèdes ne détruisent pas toujours les vers , puisqu'ils s'engendrent dans la rhubarbe & même dans l'absynthe. *Hildanus* prétend quelque chose de plus , qu'ils s'engendrent même dans la vésicule du fiel. Cependant ma propre observation m'a prouvé le contraire de cette assertion. J'ai suivi pendant quatre ans , & plus , une maladie de moutons connue sous le nom de foie-douvé , qui est fort commune dans ce pays-ci , & qui , à mon avis , n'est autre chose qu'une gangrene humide & vermineuse , dont la substance du foie est entièrement pénétrée. Dans cette maladie , j'ai observé une quantité prodigieuse de petits vers plats & de forme orbiculaire , qui rongeoient

toute la substance du foie de ces animaux , tous les vaisseaux hépatiques , tous les rameaux de la veine-porte ; le conduit choledoque , le cystique en sont constamment farcis , & je n'en ai jamais observé un seul dans la vésicule du fiel , pas même dans le lieu de son insertion avec le conduit cystique. Revenons à nos amers qui ne sont pas toujours aussi efficaces qu'on se l'imagine contre ces fortes d'insectes , quoique cependant on ne puisse nier qu'ils corrigent par leur qualité balsamique les matieres crues & glaireuses dans lesquelles les vers s'engendrent & se nourrissent ; & qu'en outre , en stimulant les fibres des intestins , ils évacuent quelquefois les humeurs corrompues ; en même-temps que les vers.

Les substances huileuses passent aussi

pour de puissans vermifuges , leur efficacité paroît être constatée par une expérience de *Rédi*, qui nous apprend que tous les insectes périssent promptement dès qu'ils sont baignés dans l'huile: on peut , par cette raison, donner contre les vers des substances huileuses , telles que l'huile d'olive , de navette & d'amandes douces; celle de *riccin*, ou de *palma-christi*, devient aujourd'hui fort en usage, mais en assez grande quantité pour pouvoir tuer tous les vers qui se trouvent répandus dans tout le tube intestinal.

Les substances salines passent aussi pour des spécifiques contre les vers, tant parce qu'elles détruisent le tissu tendre des vers, que parce qu'en stimulant les intestins, elles procurent l'évacuation des matieres qu'elles con-

tiennent. Ceci est vrai, des fels neutres amers, tels que ceux de Glauber, d'Ep-som, de Sedlitz, d'Egra & de Carlsca, qui, pris dans un véhicule approprié, & pendant un espace de temps considérable, produisent d'excellents effets, sur-tout dans les jeunes personnes incommodées de l'espece de vers nommé *tænia* & de vers larges, parce qu'on ne le détruit pas si bien par les purgatifs qui produisent des spasmes, que par les fels & les eaux salines.

Il est certain que les fels de l'espece vitriolique ont eu long-temps la réputation d'être de bons vermifuges, & les eaux de Pyrmont qui contiennent un vitriol subtil de Mars, sont très-bons pour la cure du *tænia* & des vers spiraux. S'il y a des remedes utiles pour quelques cas, c'est assurément celui où

il est question de faire mourir & de chasser les vers. Les meilleurs pour cet effet sont parmi les gommes l'*assa fœtida*, le sagapenum, le sopoponax & la mirrhe. Parmi les plantes, la tanasie, le fordium & l'absynthe; parmi les racines bulbeuses, les différentes sortes d'oignons & d'ail; parmi les amandes ameres & l'huile qu'on en exprime, la barbotine, la graine de cataputia & autres de même nature. On peut mêler ces sortes de remedes avec les autres pour un succès plus assuré.

Le mercure passe lui-même pour un remede sûr contre les vers qu'il tue en détruisant leur mouvement vital, sans pouvoir trop expliquer son effet par des principes mécaniques. On donne le mercure doux, bien préparé, sans purgatif ou avec un purgatif, tel que le

diagrede, la scammonée sulphurée, la résine de jalap; on donne aussi l'ætiops minéral fait d'un mélange exact de souffre & de vif-argent. *Hoffman* donnoit le vif-argent, bien épuré & longtemps broyé avec le sucre candi, en faisant précéder l'usage de ce remède par des préparations nécessaires.

On recommande dans les Mémoires d'Edimbourg, la poudre d'étain pour les vers grêles ou longs, & on en parle comme d'un excellent vermifuge pour les vers cucurbitains. On emploie aussi ce remède contre le tænia, ou ver plat, qui est si difficile à détruire. On pulvérise bien soigneusement une once & demie d'étain fin; on mêle cette poudre passée par un tamis avec huit onces de mélasse. On purge d'abord le malade; le jour suivant on lui donne, à

jeun , la moitié de cette composition ; le lendemain , la moitié de l'autre moitié ; & le troisieme jour , on donne le reste.

Voilà donc beaucoup de substances , qui , quoique d'une nature bien hétérogène , produisent cependant le même effet ; mais qui , contre la même maladie , n'en sont pas plus applicables pour cela chez tous les individus , dans tous les cas , & indistinctement dans toutes les circonstances : or , un remede qui est , ou qui passe pour spécifique , contre telles especes de vers , mais qui n'est pas susceptible d'application chez tel individu , doué de tel tempérament , & accompagné de telles circonstances , sans courir les plus grands dangers même ceux de la mort ; un tel remede , dis-je , ne mérite plus alors le titre de spécifi-

que; on doit au contraire le lui refuser, & ne l'accorder qu'à celui qui, à l'exclusion de tout autre, guérit une maladie, donné chez tous les individus & dans quelque circonstance qu'ils puissent se trouver.

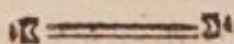
Le remede de Madame *Nouffler*, contre le tania, n'est pas plus dans le cas que les autres, non-seulement eu égard à certaines contre-indications dépendantes de l'individu, mais encore par rapport à son effet qui n'est pas toujours infallible.

J'en dirai autant de celui qu'on nous a nouvellement apporté de Corse, savoir, de l'helminthocorton, qui est une mousse de mer ou un espece de coraline, que les Grecs de la Colonie d'Ajaccio ont éprouvé les premiers, & dont ils ont reconnu la vertu anthel-

mintique; on a beaucoup exalté cette plante, & quoiqu'on ne l'ait d'abord vantée que comme un puissant spécifique contre les strongles : un Apoticaire, Aide-major des Troupes du Roi en Corse, a prétendu qu'elle étoit infaillible, non-seulement contre cette espece de vers, mais encore contre le vers solitaire.

Voilà ce qui arrive à l'égard de tous les remedes nouveaux; on se fait une espece de gloire d'étendre leur empire, & l'enthousiasme y a plus de part que l'expérience. Il est certain que l'helminthocorton est un bon vermifuge, sans être meilleur que les plantes ameres qui croissent au milieu de nous, & que nous avons coutume d'administrer avec succès contre les vers; mais il est vrai aussi qu'il manque quelquefois son effet, car

il a été donné en vain à des enfans que les vers tourmentoient certainement , & qu'on est parvenu à chasser par d'autres moyens ; ainsi ce remede , quoique salutaire , rentre dans la classe de tous les autres qui n'agissent pas également chez tous les individus , sans qu'on puisse en assigner positivement la raison.



Quant aux spécifiques que l'on décore ainsi , parce que , dit-on , ils sont plus amis d'une partie que d'une autre , ce sont ces prétentions qui ne méritent pas une réfutation sérieuse. Une pareille médecine qui prescrirait des remedes pour la poitrine , le cerveau , le bas-ventre , ferait une médecine à tiroir

qui ne peut prendre consistance dans des têtes tant soit peu organisées. Tous les remèdes sont assujettis aux mêmes loix de l'économie animale. Entraînés par le torrent de la circulation , ils se distribuent également par-tout, ils n'ont pas un district particulier & de préférence à telle ou telle partie; je crois bien qu'une partie plus foible que les autres soit accidentellement, soit naturellement, se ressentira plus des effets d'un remède quelconque qu'un autre. Il est de la loi des fluides de se porter dans l'endroit où il y a moins de résistance , mais cela n'autorise pas à admettre des spécifiques pour le cerveau , pour la poitrine, le foie, la rate, l'estomac & les reins, &c. Delà ces dénominations pompeuses de céphaliques pectoraux , hépatiques, stomachiques,

néphretiques, &c. Dénominations ridicules, & très-funestes aux progrès de l'Art. Qu'importe à un Praticien que l'un de ces viscères soit pris, par exemple, d'inflammation? Cela importe beaucoup sans doute pour le malade, à raison de l'importance des organes affectés & des fonctions suspendues; mais cela ne fait rien au Médecin quant au plan curatif qu'il doit se tracer. Les boissons humectantes, relâchantes, les antiphlogistiques, enfin, sont ceux qu'il doit également employer pour toutes, *servatis servandis*.



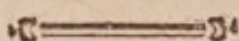
Tous les Médecins savent que la plupart des vertus spécifiques que l'on prodi-

gue à tous ces remèdes sont dues à l'eau, qui, comme véhicule, leur sert de base, ainsi que je l'ai déjà dit. Les nerfs ou parties nerveuses se trouvent bien des remèdes empreints d'une huile subtile aromatique, de bonne odeur, quelquefois sans doute, mais point assez généralement pour mériter le nom de spécifique. J'ai vu des femmes se trouver mal à la simple odeur de la violette; j'éprouve moi-même des sensations désagréables, & qui me portent à la tête par les odeurs les plus légères & les plus douces. Je ne peux pas supporter l'odeur de la rose sans être affecté d'une douleur de tête plus ou moins forte, à raison du tems que j'aurai passé dans l'appartement où cette odeur prédomine. Tout le monde sait que le musc est aussi dans ce cas-là, qu'il chatouille agréa-

blement les houpes nerveuses de la membrane pituitaire; qu'il ébranle légèrement tous les nerfs; enfin, qu'il réveille d'une manière douce & agréable les esprits animaux chez certaines personnes, & que, chez d'autres, il produit un effet tout contraire; qu'il procure des sensations si fortes & si désagréables que toutes les fibres du cerveau, &, par sympathie, toutes celles de la machine, sont dans un état spasmodique, tel qu'il en résulte des langueurs, des foibleesses, des syncopes mêmes. D'ailleurs, qu'est-ce qui ne fait pas que certaines femmes hystériques, dont la mobilité des nerfs est extrême, se trouvent bien de l'odeur du cuir, de la corne, du poil brûlé & autres corps mal odorans, tels que l'*assa foetida*, &c.; la multiplicité & la variété des symptômes qui accompagnent

la maladie hystérique la rendent tellement différente dans les différens sujets qui en sont attaqués, qu'il est de toute impossibilité d'admettre un spécifique. Il n'y a peut-être point de maladie dont l'ætiologie soit aussi obscure que celle-ci. Chaque Médecin a son opinion à lui sur la nature de cette maladie. Les uns en accusent l'utérus, les autres l'estomac, ceux-ci inculpent tout le canal intestinal, ceux-là les hypocondres. Le système de la veine-porte est regardé par les *Stalhiens* comme renfermant le vice qui produit ces accidens multiformes. Le cerveau, le système nerveux, & le système membraneux paroissent aux autres primitivement attaqués. *M. Pomme* veut du racornissement, les autres du relâchement; il y en a qui prétendent que ce sont des vices schrophuleux,

scorbutiques, cancéreux, &c. dans le sang qui donnent lieu à cette maladie, que, d'après une telle diversité de sentimens, on vienne ensuite proposer des spécifiques. Ce que je dis de cette maladie peut s'appliquer à une infinité d'autres.



La cachexie est encore une maladie dont la nature est enveloppée de nuages les plus obscurs; cette maladie chronique exige des traitemens relatifs à son caractère; si elle est produite ou entretenue par le mauvais état des viscères, elle est d'une curation très-difficile, & d'autant plus difficile que ses progrès ont été lents; elle cède au contraire
promptement

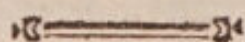
promptement au traitement méthodique lorsqu'elle est survenue brusquement. La cachexie entretenue par la présence d'une autre maladie ne doit être regardée que comme un accident qui se dissipera lorsque l'on aura remédié à la cause qui l'entretient ; mais celle qui n'en est que la suite, ou qui est primitive, demande un traitement particulier. Lorsqu'elle dépend, par exemple, de la suppression des règles, des hémorroïdes, ou d'autres pertes de sang habituelles, on ne peut la vaincre qu'après l'avoir rétablie. On pourroit, sans doute, y suppléer par les saignées : mais ces moyens doivent être employés avec beaucoup de circonspection, dans la crainte de trop affoiblir les ressorts des vaisseaux qui jouent le plus grand rôle dans toutes les fonctions de l'éco-

nomie animale; dans le cas contraire, je veux dire, si les hémorrhagies excessives ont jetté dans cet état, on doit plus attendre du temps & de la nature, secondée par des alimens bien distribués, que des remedes. Si la rentrée de la gale, ou quelqu'autre excrétion y a donné lieu, on aura recours aux moyens qui y sont relatifs. La cachexie n'a donc point & ne peut avoir de spécifiques; elle exige un traitement sage & modéré: car, on ne doit point oublier qu'elle dépend souvent, sans qu'on s'en doute, d'un vice local auquel on ne fauroit remédier, & que les remedes que l'on donne aveuglement, dans ces cas, ne peuvent que précipiter les malades au tombeau, & malheureusement les exemples en sont trop communs. En effet, que doit-on attendre de ceux qui,

dirigés par leurs hypothèses, ou conduits par une routine aveugle, n'ont d'autres armes pour combattre cette maladie que les purgatifs & les diurétiques : remèdes à la vérité utiles lorsqu'ils sont sagement administrés ; mais souvent perfides par l'abus & la mauvaise application qu'on en fait ?

M. Bordeu, loin d'avoir dissipé les nuages qui enveloppent cette matière, n'a fait que les grossir & les multiplier par les distinctions, presque sans nombre, qu'il fait des cachexies dans ses recherches sur les maladies chroniques ; il en crée autant d'espèce particulières qu'il y a d'organes notables & d'humeurs bien distinctes ; ainsi il admet une cachexie bilieuse, une cachexie muqueuse indiquée par la coenne qu'on observe sur le sang dans plusieurs ma-

ladies aiguës & chroniques ; une cachexie laiteuse, une cachexie féminale. (Il entre, au sujet de ces deux dernières, dans des détails aussi curieux qu'intéressans pour la pratique). Une cachexie sanguine, une cachexie graisseuse ou huileuse, une cachexie séreuse, une cachexie urineuse, une cachexie splénique, une cachexie glaireuse intestinale, &c.



Tous les dérangemens sensibles, observés dans le cerveau, ne nous instruisent pas de la nature du vice particulier, qui, dérobé à nos sens, excite plus prochainement les vertiges ; mais ils nous font connoître qu'il y a réellement des vertiges idiopathiques, & que,

par conséquent, ceux qui ont prétendu qu'ils dépendoient tous de l'affection de l'estomac, c'est-à-dire, qu'ils étoient tous sympathiques, se sont trompés en généralisant trop leurs prétentions. Nous pouvons encore conclure de ces observations, que le vertige n'est pas une maladie aussi légère, aussi peu dangereuse qu'on le croit communément, & que l'assure *Wilis*: *Hippocrate* étoit bien éloigné de penser de même.

La même obscurité qui enveloppe l'aitiologie de cette maladie se trouve répandue sur le traitement qui lui convient. En conséquence chacun a imaginé des méthodes curatives conformes à ses idées théoriques, & comme il arrive ordinairement dans les choses où l'on n'entend rien, le charlatanisme s'en est emparé, & chaque Auteur a pro-

clamé son spécifique qu'il a donné comme merveilleux dans tous les cas, & qui ne convient, pour ainsi dire, à aucun. Cette maladie, ainsi que toutes les autres, demande un traitement relatif aux différentes especes, aux causes qui l'ont produite, au tempéramment, à la constitution propre du malade, ainsi qu'à une infinité d'autres circonstances, & recuse toutes especes de spécifiques.

Le vertige idiopathique exige souvent la saignée, sur-tout si le malade est sanguin, & qu'il soit menacé d'une attaque d'apoplexie. Les purgatifs sont indiqués dans cette maladie, parce que le dévoiement est la crise la plus avantageuse dans les maladies de la tête. Il faut s'occuper à rétablir les sécrétions supprimées s'il en existe. Si le vertige

est un effet d'épuisement survenu à la suite de débauche, d'hémorrhagies, de superpurgations, &c. les secours moraux & diététiques, les remèdes légèrement cordiaux, restaurans, toniques sont les plus appropriés; lorsqu'il est occasionné par l'application & le travail, le principal remède consiste à retrancher une grande partie de l'étude, & à dissiper le malade : c'est ainsi qu'il faut varier les moyens curatifs suivant la diversité des causes & des indications qu'un spécifique ne peut jamais remplir.

Dans le vertige sympathique, dépendant de l'affection de l'estomac, il faut, suivant le précepte d'*Hyppocrate*, avoir recours à l'émétique, le réitérer; insister encore plus que dans l'idiopatique sur l'usage des purgatifs, pour faire

couler la bile, fortifier ensuite le viscere par les stomachiques amers, aloétiques. Les malades doivent seconder les soins du Médecin par un régime convenable pour se procurer de bonnes digestions. Voilà donc une même maladie pour le nom, mais qui n'est point du tout la même dans la chose, & qui exige par conséquent un traitement méthodique pour remplir les différentes indications que présentent les différentes complications.

Le peu que nous venons d'expliquer sur les vertiges, peut également s'appliquer à la curation des apoplexies qui doit varier suivant l'espece & les causes qui les produisent; il y a, comme tout le monde fait, trois especes d'apoplexie, la sanguine, la séreuse & l'accidentelle, ainsi dénommée par *Lieutaud*.

Boerhave en ajoute une quatrième qu'il appelle polipeuse, mais celle-ci rentre dans la sanguine. On sent que de reste par le simple énoncé de leur distinction, que tous les sachets du monde, que tous les arcanes prétendus spécifiques sont indifférens, (non pour leurs Auteurs) inéficaces, absolument nuls & uniquement propres à duper le vulgaire sottement crédule.

En parlant des sachets auxquels le nom d'*Arnoult* se trouve nécessairement lié, je me rappelle un certain *Eudamus*, Athénien & Charlatan de la même espèce, qui vendoit des anneaux contre la morsure des bêtes venimeuses, & qui a été célébré par le Poëte *Aristophane*. Comment concevoir que dans la Grèce, le centre des arts & des sciences, on ait ajouté foi aux promesses

d'un tel homme? Concevra-t-on plus aisément qu'en France, où les arts & les sciences fleurissent également, & dans le dix-huitième siècle où l'on a fait des progrès immenses dans l'étude de la Physique, on ait pu se croire à l'abri des attaques d'apoplexie, en portant suspendu au col un sachet composé, peut-être, des premières substances qui se sont présentées à l'idée de son Auteur, & qui ne peut avoir la moindre influence sur une pareille maladie? Les hommes, susceptibles des mêmes inventions, doivent se ressembler; &, en conséquence, ne voulant pas supposer ceux que je viens de nommer, plongés dans une ignorance assez crasse pour ne pas apprécier eux-mêmes la futilité de leurs prétendus secrets, j'aime à me les représenter, l'un dans Athènes

& l'autre dans Paris, rians *in Petto* de la folle crédulité de leurs Conci-
toyens, & se félicitant intérieurement
du lucre facile qu'elle leur apportoit. Je
doute néanmoins que le lucre de celui
d'Athènes ait été aussi considérable que
celui de l'Auteur des sachets; car, ceux-
là se sont vraiment convertis en mine
d'or. La raison, les lumieres acquises,
celles que nous fournissent les connois-
sances physiques, n'ont pu empêcher
une foule de gens de donner leur argent
en échange d'une vaine amulette. Quelle
est la cause d'un pareil délire, sinon
celle que j'ai déjà assignée dans l'Intro-
duction? On aime la vie passionément,
& l'imposteur hardi qui se présente en
tenant ce langage: *per facile id quidem
est, sanum futurum, mea ego id pro-*

metto fide (*), gagne aussi-tôt une confiance que le savoir & la modestie réunies ne peuvent obtenir. Il est vrai que les sachets, les anneaux & autres niaiseries de la même sorte, ne sont pas dangereux dans leurs effets; mais ils sont toujours funestes à l'humanité par trop de confiance qu'on y attache, & qui fait négliger les secours vraiment utiles. M. *Majault*, dans son excellent Mémoire critique sur l'usage des contre-poisons, démontre l'impuissance de l'alkali-volatil dans l'apoplexie & l'aphixie.

» Si l'apoplexie est sanguine, dit-il,
» l'alkali-volatil ne diminue point la
» pléthore, il faut saigner sans perdre
» de temps; si elle est humorale, les

(*) *Plaute.*

» vomissemens, les purgatifs sont pré-
» férables; dans l'aphixie le malade inspire
» ou n'inspire pas; s'il inspire, l'air suffit;
» s'il n'inspire pas, ira-t-on injecter la
» vapeur alkaline dans le poumon, pour
» faire périr le malade de suffocation? »

Ce moyen lui paroît donc au moins inutile.



La toux est une maladie & un symptôme de plusieurs maladies de la gorge, de la poitrine & de l'estomac. Mais c'est le symptôme ordinaire de quelques embarras dans les poumons. Elle consiste dans un effort violent que l'on fait pour expulser une matiere étrangere des bronches & du poumon, par l'aug-

mentation de leur contraction ou de leurs forces convulsives. Ainsi la toux est précédée d'une violente inspiration, & accompagnée d'une expiration excessivement forte.

Les causes de la toux sont tout ce qui peut empêcher l'air d'entrer librement dans les poumons, & d'en sortir avec aisance, ce qui provient de plusieurs causes qui sont propres ou étrangères au poumon. Les causes de la toux propres à ce viscere sont : 1°. l'engorgement des arteres & des veines, soit bronchiques, soit pulmonaires par un sang épais, visqueux & gluant. 2°. L'arrêt de la limphe bronchiale dans les canaux qui lui sont destinés, produit par un défaut de transpiration, par une chaleur ou un froid excessifs. 3°. L'acrimonie du sang ou de la limphe bron-

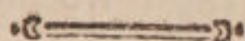
chiale. 4°. La contraction spasmodique du poumon ou des parties voisines.

La toux a aussi des causes étrangères aux poumons qui sont une saburre acide, visqueuse, nidoreuse, qui enduit l'estomac, des rapports aigres, le vomissement habituel & accidentel, la crudité des alimens & du chile qui se mêle au sang dans les poumons. L'acrimonie de la mucofité des amygdales, du nés & des glandes du fond de la bouche; la sécheresse de l'air, sa chaleur, son humidité excessives sont autant de causes de la toux qui peuvent, en agissant immédiatement sur le poumon, produire ce symptôme.

Avant de penser à guérir la toux, on doit en examiner le caractère & la cause, sans cela, on court risque de tout perdre. Les remèdes adoucissans

tels que les huiles, les mucilages, les looks, les émulsions, les sirops, &c., deviennent dangereux lorsque le rhume est sympathique; si, au contraire, la toux est produite par une acrimonie du sang, une irritation des bronches, la sécheresse & la chaleur des poumons, c'est le cas d'ordonner les béchiques simples & doux; mais dans l'épaississement & la glutinosité, soit de la lymphe, soit du sang, dans l'obstruction des canaux bronchiques par une matiere froide lente & humide, on doit employer les béchiques incisifs & expectorans, les atténuans & apéritifs, les purgatifs & les émétiques; ainsi un remede n'est donc pas indifférent pour les différentes especes de toux, & ne peut suffire seul pour toutes, sur-tout relativement à la diversité des causes dont je ne dis qu'un
mot

mot, mais qui suffit pour donner l'exclusion à tout ce qu'on appelle spécifique.



La colique, & les douleurs de colique, sont si communes & si multipliées, qu'il n'y a ni âge, ni sexe, ni conditions, ni pays, ni constitution qui en soient exempts pendant le cours de la vie; les enfans, les jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, les femmes, les vieillards, les pauvres, les riches, les personnes d'une nature faible & délicate & d'un sentiment vif, y sont les plus sujets. Pour en développer la nature autant qu'il est possible, & faire un traitement méthodique, il faut observer soigneusement si la colique est

fixe, vague, changeant de place, constante, périodique, intermittente, sympathique, opiniâtre, douloureuse, aiguë, &c., enfin, s'instruire de ses causes qui sont en grand nombre, ainsi que de ses especes.

Il y a des coliques vermineuses, bilieuses, spasmodiques, venteuses, sanguines, &c., relativement à la cause ; il y a des coliques hépatiques, néphrétiques, &c., à raison du siège.

Les humeurs viciées du corps entier, ou de quelques parties, étant portées aux intestins, y causent de vives douleurs de colique, & requierent des secours opposés à la nature du vice. Telle est l'humeur de la goutte, le catarrhe, la cachexie, le scorbut, la gale, l'évacuation supprimée de la sueur, de l'urine, de la salive, des excréments, d'un

ulcere, d'un abcès, des hémorroïdes; ou comme il arrive dans les maladies aiguës, inflammatoires, épidémiques, contagieuses, dans lesquelles maladies les matières âcres se jettent de toutes parts sur les intestins. Il est nécessaire de détruire la maladie, mais en attendant, de lubrifier le canal intestinal par des boissons humectantes & des injections onctueuses, détergentes & adoucissantes. Lorsque la suppression du flux hémorroïdal & menstruel est l'origine de la colique, il faut employer la saignée du pied, les lavemens émoliens, les demi-bains, les anti-spasmodiques, les eaux minérales, l'exercice convenable & le régime qui, dans toutes les douleurs d'entrailles, est d'une absolue nécessité. Souvent les intestins souffrent par sympathie des autres parties

malades, comme l'utérus dans les femmes grosses, qui avortent, qui accouchent, qui sont en couches, ou nouvellement accouchées, qui perdent leurs regles, qui ont les mois, les vuidanges supprimés, ou qui souffrent d'autres affections de la matrice. Ce même phénomène a lieu dans les maladies des reins, du diaphragme, du foie, &c. Toutes les douleurs de colique de ce genre, nées par sympathie, cessent par la guérison des maux dont elles émanent. Telle est encore la colique convulsive, & quelquefois épileptique des enfans, qui vient des douleurs que leur fait la sortie des dents, en vertu de la correspondance que les parties nerveuses ont entr'elles.

Je ne finirois pas si je voulois esquisser le tableau caractéristique de toutes

les especes de colique qui diffèrent toutes, tant à raison de leur cause que de leur siège, &c. *Vanhelmont* fait mention des coliques produites dans les glandes mésentériques par des obstructions, des squires, des abcès, &c., survenus dans ces parties. Une inflammation locale, une hernie, une érysipele, un rhumatisme donnent lieu à des coliques violentes; des diarrhées, des dyssenteries, sont accompagnées de douleurs très-vives; les astringens, les vomitifs, les purgatifs, les drastiques donnent des coliques; les vins sophistiqués avec la litharge, les préparations de plomb, &c., donnent cette fameuse colique, dite de Poitou ou des Peintres.

Il est clair que le traitement doit varier suivant la diversité des causes & des especes, & qu'il doit être adapté

aux différentes circonstances; mais lorsque les causes sont inconnues, que doit-on faire? Il faut toujours employer les remèdes généraux, la saignée pour peu que l'inflammation soit à craindre, les fomentations chaudes & émollientes perpétuellement répétées, les lavemens relâchans, délayans, anti-phlogistiques, les laxatifs, les boissons humectantes & persévérer dans cet usage jusqu'à ce que le mal soit entièrement apaisé, ce qui arrive d'ordinaire sans que la cause ait été découverte par le Médecin. Les coliques se guérissent souvent naturellement par une sueur abondante, par un saignement de nez, par un flux hémorrhoidal, par un cours de ventre, par une diarrhée, par un écoulement d'urine, &c.; mais les remèdes généraux qu'on vient d'indiquer

ne tendent qu'à avancer la guérison, & à la déterminer plus sûrement.

Comme la plupart des coliques sont accompagnées d'inflammation, ou que l'inflammation ne tarde guere à survenir, il faut tout mettre en usage pour dompter cette inflammation ou pour la prévenir; il est en général fort essentiel de reconnoître les inflammations des visceres, mais en même tems si difficile que souvent les plus célèbres Médecins se trompent sur l'existence de ces maladies: cette erreur est cependant de la derniere importance, elle peut devenir mortelle sur-tout lorsque l'inflammation a été totalement inconnue, & que les Médecins employent un traitement contraire à cet état des visceres. Dans les douleurs spasmodiques des intestins, on doit s'abstenir des vomitifs, des ca-

thartiques , des lavemens d'une qualité acrimonieuse ; si la constipation donne lieu à des douleurs de colique & qu'elle soit invétérée , il faut y remédier par le moyen des remedes laxatifs & rafraîchissants ; il faut s'abstenir de tout remede chaud , des carminatifs & des sudorifiques dans toutes les coliques convulsives & inflammatoires ; enfin , il faut éviter avec soin de tomber dans l'erreur des Praticiens qui , tant que la colique est encore renfermée dans les bornes de l'inflammation , l'attribuent mal à propos aux froids , aux flatuosités , aux vents , & la traitent par des remedes chauds , carminatifs , dont les suites sont très-funestes : il faut espérer que cette mauvaise pratique , contraire à tous les principes , tombera ainsi que la célébrité de ceux qui la recomman-

dent (*). Tous les prétendus spécifiques inventés par la cupidité, publiés par l'effronterie, & appuyés par l'ignorance, ne servent qu'à jeter les jeunes Praticiens dans l'erreur & précipiter les malades au tombeau.



Les antidotes préservatifs, ou contre-poisons, sont encore aujourd'hui des

(*) *Celeres enim vel acutæ passiones, etiam sponte solvuntur, & nunc fortunâ, nunc naturâ favente... Chronicæ autem vel tardæ passiones morbi qui jam præjudicio quodam corpore possiderint solius medici peritiem poscunt : cum neque naturâ neque fortunâ solvantur.*

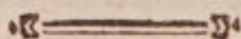
Cælius, avel. præfat. Liv. V, de morb. Chron.

remedes fort équivoques , & ce qui prouve leur incertitude est leur multiplicité pour le même poison. Le meilleur ouvrage qui ait paru de nos jours sur les contre-poisons , est celui de M. *Navier* , & la plupart des moyens qu'il nous propose comme certains , comme des spécifiques qui ont passé au creuset de l'expérience , se trouvent pour la majeure partie détruits par des observations critiques & pratiques de M. *Majault*. Ce savant Médecin s'occupe principalement du foie de soufre annoncé comme contre-poison de l'arsenic , du sublimé-corrosif , du verd-de-gris & de plomb ; du savon proposé comme capable de remédier aux effets de l'eau-forte ; & de l'alkali-volatil annoncé avec enthousiasme comme spécifique contre l'apoplexie. Il faut lire dans l'ou-

vrage même les réflexions judicieuses de cet habile Chymiste sur ces différens articles. Il faut observer en général qu'il ne faut pas toujours se laisser séduire par les raisons des Chymistes, & que les effets qui s'operent dans l'économie animale sont souvent bien différens de ceux qui s'exécutent dans un matras. Ajoutez en outre que les différentes substances vénéneuses tirées des trois regnes, n'ont pas toujours la même activité, la même énergie sur tous les individus, dans tous les temps, dans tous les lieux.

La ciguë d'Athènes a certainement des principes d'une nature bien différente de la nôtre; d'après les expériences de M. de *Maupertuis*, les scorpions ne sont pas dangereux, & l'huile de ces insectes que l'on donne en *Languedoc* comme un puissant spécifique

contre leur piquûre , tire toute son efficacité du peu de malignité dont les piquûres de ces insectes sont susceptibles. L'eau de luce , qui a réussi à M. de *Jussieu* , contre la morsure de la vipere , ne peut être regardée comme un spécifique , quoiqu'il soit cependant le meilleur remede connu jusqu'à présent il y a des exemples de personnes qui avoient employé ce remede contre cette morsure , & qui devint absolument infructueux. Aussi y a-t-il quelques Praticiens qui conseillent d'oindre le corps avec de l'huile d'olive pour boucher les pores de la peau , & enchaîner ce remede.



[Nous ne terminerions pas si nous voulions passer en revue toutes les substances

des trois regnes auxquelles l'on donne le nom de spécifiques, & qui ne méritent pas plus ce nom que celles dont nous venons de nous occuper. C'est pourquoi nous nous bornerons à ce court exposé qui doit suffire pour convaincre qu'il n'y a & ne peut y avoir de spécifiques proprement dits, & que la vraie science du Médecin consiste à savoir varier l'administration des moyens curatifs & à n'adopter aucune maniere de guérir qu'elle ne soit adaptée à toutes les circonstances dans le détail desquelles nous sommes entrés. Cette vérité est sans doute révoltante pour les ignorans, ainsi que pour les Charlatans; mais elle est trop importante pour que les gens vraiment instruits ne lui donnent pas toute la sanction qu'elle mérite.

Je vais extraire un précis de plusieurs faits consignés dans mon journal d'observations , qui viendront à l'appui de mon assertion ; savoir qu'il n'existe pas de spécifiques , quoique nous n'ayons pas besoin de nouvelles preuves.

PREMIERE OBSERVATION.

En Janvier 1763 , je fus appelé par un Moine , grand mangeur , qui depuis trois jours avoit un hoquet des plus considérables , pour lequel on lui avoit donné tous les prétendus spécifiques renommés , tels que l'opium & toutes ses préparations , les acides du citron , du vinaigre , &c. ; & le tout , loin de diminuer les convulsions du diaphragme , ne faisoit qu'augmenter les secousses tumultueuses ; je lui donnai à l'instant trois grains de tartre stibié en lavage

qui , en produisant de fortes évacuations , lui rendirent le calme. Ainsi l'émétique est devenu par circonstance un puissant anti-spasmodique.

Le hoquet , comme tout le monde fait , a plusieurs causes dans le nombre desquelles , il s'en trouvent deux diamétralement opposées , savoir la réplétion & l'inanition pour lesquelles le même remède ne peut être admis.

DEUXIEME OBSERVATION.

En 1767 , je fus appelé pour une jeune femme d'une constitution sèche , qui avoit une ascite produite par un froid subit qui l'avoit saisie en lavant du linge à la rivière , ayant alors ses regles fort abondantes. Ces évacuations & celles des urines se supprimerent à l'instant ; l'hydropisie se déclara en trois

jours ; on lui conseilla , ainsi que cela se pratique en pareilles circonstances , les apéritifs majeurs & les diurétiques les plus chauds , qui , loin de coopérer à la curation de la maladie , ne firent qu'en augmenter les obstacles. La fièvre , les douleurs se mirent de la partie ; ce fut alors que l'on m'appella. Je conseillai sur le champ les saignées du bras , (il y en a eu deux de faites) les boissons humectantes & relâchantes , les vapeurs & fomentations émollientes , & en moins de dix jours toutes les sécrétions se sont rétablies dans l'ordre naturel , & la malade a guéri. Cette femme , qui se porte bien , a eu plusieurs enfans depuis cette époque.

Voilà une observation qui prouve , de la manière la plus constante , que les prétendus spécifiques contre les ascites ,

ascites , eussent été mortels dans celle-ci.

TROISIEME OBSERVATION.

En 1773 , M. Séguier , Avocat Général du Parlement , passant par cette Ville , fut obligé de s'y arrêter à cause d'un vomissement continuel dont il étoit fort fatigué depuis cinq jours , à la suite d'un très-grand dîner ; rien ne passoit dans son estomac qu'il ne fut sur le champ restitué. Après l'avoir mûrement examiné , je jugeai qu'une forte indigestion étoit la cause de la maladie qui existoit alors , & que je caractérisai d'inflammatoire. En conséquence , je m'opposai très-vivement à ce qu'on fit usage d'émétique , & je déterminai le malade à un traitement anti-phlogistique , qui fut exécuté

sur le champ ; il fut saigné trois fois du bras , il a pris dix-sept bains , & pour toute boisson , le petit-lait édulcoré avec le sirop violat. L'aphorisme d'*Hippocrate* eut mal trouvé ici son application *vomitibus , vomitu curatur*. La nature du sang & l'effet aussi heureux que subit des moyens curatifs que j'ai mis en usage en font la preuve.

QUATRIÈME OBSERVATION.

La même année , je fus appelé pour un malade qui avoit une péripneumonie bilieuse (si bien décrite par *Baglivi* :) entr'autres accidens , il avoit un crachement de sang considérable , que je fis cesser par le seul usage du tartre stibié ; ce à quoi je ne me suis déterminé qu'après un mûr examen de

tous les symptômes qui accompagnoient cette maladie.

CINQUIEME OBSERVATION.

En 1775 , je fus appelé pour une dysenterie épidémique qui ravageoit huit à dix Paroisses circonvoisines ; elle avoit déjà fait les progrès les plus rapides sur quelques-unes , lorsque je m'y transportai pour la premiere fois. Je m'informai de tous les moyens curatifs qui avoient été mis en usage , & je vis que l'ipécacuanha employé sous différentes formes , même à la maniere de *Pison* , le simarouba , le verd d'antimoine ciré & autres remedes qui passent pour spécifiques dans cette maladie , avoient été employés infructueusement. Je m'apperçus, en réfléchissant

sur le caractère de cette épidémie , & sur les moyens qu'on lui avoit opposés, qu'elle n'attaquoit que les malheureux dont elle se faisoit autant de victimes , & que les remèdes coopéroient , autant que la maladie , à en augmenter le nombre. Je dirigeai mes vues du côté des toniques , des cordiaux & des restaurans. Je fis part de ma manière de voir sur le génie de cette épidémie à M. l'Intendant , qui me laissa le maître de me conduire conformément à mes vues : en conséquence , je fis distribuer du riz , de la viande pour faire du bouillon & du vin ; je rejettai toute espèce de remèdes qui étoient devenus d'autant plus funestes aux malades , que leurs corps étoient déjà épuisés , & que leurs solides étoient incapables de la moindre réaction. Par ce plan de con-

duite , j'eus la satisfaction de sauver tous les malheureux qui furent confiés à mes soins. Ainsi voilà donc des alimens qui , par circonstance , sont devenus des spécifiques contre cette espece de dysenterie. Il est bon d'observer que sur sept Paroisses à qui je portai des secours, il y en eut quatre sur-tout où les diététiques réussissoient constamment , & que la méthode anti-phlogistique guérissoit ceux qui éprouvoient des symptômes inflammatoires.

SIXIEME OBSERVATION.

Il y a peu de temps que je fus appelé pour une Dame qui se plaignoit de perte d'appétit & d'autres symptômes qui annonçoient saburre dans les premieres voies ; je lui conseillai un grain d'émétique dans un verre d'eau :

elle s'y opposa, en me disant qu'un demi-grain lui produisoit des superpurgations allarmanes, qu'elle alloit par haut & par bas avec des douleurs d'entrailles horribles; enfin, qu'elle en éprouvoit des foibleffes, des sueurs froides, &c. ; je m'efforçai de la rassurer en attribuant plutôt à la maladie qu'à l'effet du remede un pareil désordre. Enfin, je vins à bout de la persuader; elle exigea de moi que je lui fisse prendre un demi-grain en deux verres; mais comme je n'ajoûtois pas foi à ses discours, je mis au contraire un grain, bien juste à la vérité, pour les deux verres, & lui fis avaler sur le champ. Quel fut mon étonnement! en moins d'un quart d'heure il opéra d'une manière si prodigieuse, que j'en fus réellement effrayé. Elle s'en est ressentie

plus de dix à douze jours après. Je me suis repenti pour lors de ne l'avoir pas cru sur sa parole. J'atteste ce fait comme d'autant plus vrai que j'avois fait peser devant moi chez l'Apothicaire le grain de tartre stibié & je le lui préparai seul. Ainsi, chez cette Dame, le tartre stibié à un grain & demi, à un grain même, seroit un poison sûr & prompt, tandis qu'à cinq à six grains, même beaucoup plus, il ne produit pas même des nausées chez certains malades. C'est ainsi qu'il arrive qu'une transition subite & brusque, d'une température d'air à une autre, produit une fluxion de poitrine chez certains sujets, un simple enrrouement chez d'autres, & rien du tout chez plusieurs; d'où il est clair que la même combinaison de circonstances produit des effets souvent fort opposés

à raison de diverses constitutions individuelles.

Le tartre stibié perd souvent sa vertu émétique dans certains sujets & il agit comme purgatif, & cela par les mêmes raisons ci-dessus détaillées. C'est aussi de la même manière que l'on peut expliquer l'effet du kermès minéral qui réunit en lui seul quantité de propriétés, comme celle de faire vomir, d'évacuer par bas, de pousser à la transpiration, de diviser les crachats, de porter au couloir des urines, &c. : aussi plusieurs Médecins s'en plaignent-ils & le regardent comme un remède fort infidèle, & cela fort mal à propos. *Eò vergit quò ducit natura.* Ces dernières observations tendent à prouver que nous ne sommes pas assez profondément instruits des loix de l'économie animale, pour pé-

nétrer comment & par quel corps elle peut être altérée , à tel ou tel degré , & que toutes les actions , tant actives que passives , des différens corps , doivent être , ainsi que nous l'avons déjà dit , respectives & relatives à leur manière d'être , & que , par conséquent , il ne peut y avoir de spécifiques proprement dits.

Ce feroit ici le cas de m'élever contre la méthode générale & suivie indifféremment par quelques-uns, dans toutes les maladies éruptives , sur-tout dans la petite-vérole. Je veux parler de celle qui consiste à tenir continuellement exposées à l'air libre les personnes attaquées de cette maladie. Ceux qui se conduisent ainsi , le font même avec une espece de bravade , ils blâment hautement les Médecins qui agissent

différemment ; & à voir la maniere avec laquelle ils ordonnent que le malade soit tiré de son lit, ou qu'il y reste presque sans couverture & que toutes ses fenêtrés & toutes ses portes soient ouvertes , on diroit que la nature les a mis dans son secret , & qu'elle les a choisis préférablement pour être ses ministres & les distributeurs de ses bienfaits. Il est vrai qu'ils ont grand soin de faire sonner bien haut un succès qu'ils obtiennent quelquefois , & qui paroît d'autant plus merveilleux qu'il a été précédé de circonstances qu'ils ont dirigées & qui ont , vis-à-vis du vulgaire , un mérite infini , celui de la nouveauté. Cependant réussissent-ils aussi souvent qu'ils voudroient le faire croire , & leur méthode est-elle également salutaire à tous ceux vis-à-vis de qui ils

l'employent? Si cela est ainsi, il faut rejeter cet axiôme: *nulla perpetua præcepta recipit ars medicinalis*. Mais on peut regarder comme certain que cette manière d'agir, qui peut être bonne & avantageuse pour quelques-uns, est nuisible à d'autres. Jamais la même pratique ne réussira également, dans la même maladie, à l'égard des différentes personnes qui en seront attaquées; voilà un principe sûr & l'on doit l'appliquer au cas dont il est question. Il y a plus, c'est qu'une pareille méthode, prônée & suivie exactement, peut-être dangereuse, & avant qu'on en ait reconnu l'abus, elle pourroit avoir produit les plus grands maux. Nous savons, sans doute, que l'air introduit dans les poumons favorise en général le but de la nature, en augmentant le jeu des fo-

lides & le cours des fluides, & en aidant la transpiration ; mais, outre toutes les circonstances particulières à chaque individu, circonstances qui demandent quelques égards & qui exigent qu'un Médecin habile varie sa conduite, n'en est-il pas encore d'autres relativement à l'air lui-même qui peuvent s'opposer à ces heureux effets ? Supposons que celui, auquel on expose un malade inconsidérément, est un air très-humide ; il empêchera plutôt la transpiration qu'il ne la favorisera, & l'on voit la conséquence funeste qui pourroit en résulter. En effet, un Auteur qui mérite d'être consulté, le docteur *Home*, a prouvé, par plusieurs expériences, que cette excrétion est plus libre lorsque l'air est sec, que lorsqu'il est humide. L'humidité agit sur les corps de même que sur les plan-

tes dont elle diminue la transpiration, ce qui a encore été démontré par d'autres expériences, savoir celles du docteur *Halles*. Il en faut dire de même de l'air qui est chaud & humide, & qui est le plus pernicieux de tout. Voilà ce que les Médecins éclairés ne manqueront pas de considérer, & ce qui ne sera négligé que par ceux qui suivent toujours la même méthode; parce qu'ils n'ont pas assez de sagacité pour faire les exceptions nécessaires; ou qui, incapables peut-être de discerner le mieux, affectent, par des motifs que je ne puis exprimer, d'avoir une opinion diamétralement opposée à celle des autres.

On dira peut-être que la conduite, que je blâme, est celle que tiennent les Inoculateurs; à cela je réponds qu'il y a une très-grande différence en ce que

ceux-ci se rendent maîtres des circonstances relatives aux sujets, en les soumettant aux préparations nécessaires, & en second lieu de celles qui sont relatives à la température de l'air, en choisissant la saison, le printemps, par exemple, & l'automne plutôt que l'été & l'hiver pour pratiquer leur opération; en sorte qu'ayant à traiter des malades qui sont presque dans les mêmes circonstances, ils peuvent suivre une marche un peu plus égale. D'ailleurs il n'est pas vrai que les Inoculateurs tiennent toujours une conduite uniforme, & qu'ils ne sachent pas la varier dans de certains temps.

Ajoutons, & cela servira à faire voir que notre critique n'a pour but que de démontrer la vérité, ajoutons, dis-je, que la méthode en question, réduite à

ses justes bornes , est très-avantageuse ; ainsi il est mal , dans les fièvres éruptives , de tenir le malade trop chaudement , trop chargé de couvertures & dans une chambre trop exactement fermée ; cette manière d'agir est un autre excès qui s'oppose au travail de la nature loin de le seconder : alors le malade est dans une atmosphère trop chaude , qui affoiblit ses solides , liquéfie trop ses fluides & rend sa transpiration trop difficile. Mais si on diminue la chaleur qui l'accable en le débarrassant de ses couvertures , en ouvrant les portes de sa chambre , en y entretenant un courant d'air frais , il s'en trouvera beaucoup mieux ; un malade chez lequel l'éruption languit , qui perd ses forces & qui éprouve les symptômes les plus fâcheux dûs à l'excès de foiblesse où il

est réduit , reprend bientôt une nouvelle vigueur , si on lui fait respirer un air renouvelé & frais , qui remplit alors l'office d'un véritable cordial en s'introduisant dans les poumons & en accélérant le libre cours des fluides.

Je crois avoir suffisamment démontré qu'il n'y a & ne peut avoir de spécifiques en médecine ; les argumens que j'ai administrés pour prouver la non-existence de ces sortes de remedes , sont d'autant plus forts que je les ai tirés de la saine physique & de l'observation ; j'ai cru ne devoir pas faire trop usage de citations , d'autorités : qu'a-t-on besoin en effet de tant de témoignages quand on a la nature , l'expérience & le flambeau de la raison pour prouver ce que l'on avance ? Le raisonnement seul m'auroit sans doute suffi , mais j'ai cru ne devoir

devoir l'employer que pour rendre compte des faits eux-mêmes qui l'emportent sur tous les moyens de la logique. Que peuvent effectivement ajouter à nos preuves les citations, les autorités? rien du tout. C'eût été une exubérance qui nous est absolument inutile.

La non-existence des spécifiques une fois prouvée, & prouvée même par l'absence des qualités qui seroient essentielles & indispensables aux remèdes pour être honorés du titre de spécifiques, je suis dispensé d'entrer dans aucun détail relatif à leur manière d'agir, à leur usage, au cas de leur application, à la méthode de les administrer; enfin d'indiquer les maladies ou de tels remèdes sont encore à désirer. Comme ami de l'humanité, je fais les vœux les

plus ardens pour que l'on puisse en trouver de sûrs contre l'hydrophobie, l'épilepsie, les maladies chroniques de la poitrine, la goutte, les rhumatismes, les coliques des vents, &c.; mais, comme Physicien, je suis convaincu que cette découverte est aussi facile à obtenir que celle de la pierre philosophale; je ne prétend pas insérer delà que toutes ces maladies resteront toujours incurables, quoique je le craigne fort, mais qu'elles ne pourront être guéries que par un traitement sage & méthodique, & jamais par un spécifique. *Lucrece* étoit convaincu de cette vérité lorsqu'il nous a laissé dans son sixieme Livre, ces quatre vers:

*Nec ratio remedi communis certa dabatur
Nam quod alis dederat vitales aeris auras
Volvere in ore licere & cæli templa tueri
Hoc aliis erat exitio lethum que parabat.*

Je conclus donc d'après ce foible Essai, résultat de toutes les observations & réflexions que m'a pu fournir ma propre expérience, je conclus, dis-je, qu'il n'y a point en médecine de vrais spécifiques proprement dits, que le mixte qui est considéré dans certains cas comme échauffant devient souvent rafraîchissant dans de certains autres, & *vice versa*, ce qui ne peut s'expliquer que par la diversité presque infinie des constitutions individuelles; en effet, la vraie méthode de guérir est de n'en avoir aucune, tout l'art consiste dans la vraie application des moyens curatifs, dans la manière de les adapter aux circonstances.

*Est modus in rebus sunt certi denique fines
Quos ultra citrà que nequit consistere rectum;*

Voilà les vrais spécifiques.

F I N.

APPROBATION.

MM. MACQUART & JEANROI, ayant fait, dans la séance tenue au Louvre le 9 Août 1782, un rapport avantageux sur un Mémoire de M. GASTELLIER, Docteur en Médecine à Montargis, concernant *les Spécifiques*; la Société Royale de Médecine, sans entendre prononcer sur les opinions contenues dans ce Mémoire, a pensé que cet Ouvrage étoit digne de son Approbation & d'être imprimé sous son Privilège. En foi de quoi j'ai signé le présent, au Louvre le 8 Novembre 1782.

VICQ D'AZYR.

Secrétaire Perpétuel.

A Montargis, de l'Imprimerie de CL. LEQUATRE.

18

